

L'ÉCHO DE LA STCRP

JOURNAL ILLUSTRE
d'informations professionnelles

destiné au Personnel de la Société des Transports en Commun de la Région Parisienne

RÉDACTION : 53^{ter}, Quai des Grands-Augustins, 53^{ter} — PARIS



*L'entrée victorieuse de l'Armée Française
dans la Ville d'ALGER le 5 Juillet 1830.
dont 1500 pièces de Canon et douze Vaisseaux qui sont restés au pouvoir des Français.*

SOMMAIRE (Octobre 1930)

	Pages		Pages
1930 L'ANNÉE DES GRANDS ANNIVERSAIRES.		RÉFLEXIONS SUR L'OMNIBUS AU TEMPS DE LOUIS-PHILIPPE, par	
1830 EPOQUE D'AFFRANCHISSEMENT, par Emile Boucher	3	E. Gourdon.	15
BALLADE A LA MANIÈRE DE VILLON, par G. Regourd.	6	L'ORGANISATION DU TRAVAIL A LA S.T.C.R.P. La Direction générale de l'Exploitation et des Services techniques : La Direction de l'Exploitation commerciale (suite)... ..	16
LES JOIES DE LA TABLE : Le Gigot. La Soupe à l'oignon, poèmes par Raoul Ponchon... ..	7	LES OMNIBUS OU LA REVUE EN VOITURE (1828), par Dupeuty, de Courcy et Lassagne... ..	17
LES ETUDES TECHNIQUES. Une visite à l'Atelier Central. La Peinture au Pistolet, par Lamarche	8	LES CONSEILS DU DOCTEUR. Comment nous devons manger, par le Docteur Bourgeois	20
LE PROBLÈME DE LA CIRCULATION (suite) :		L'AUTOBUS EVANOUÏ. Roman (1 ^{er} Chapitre), par Léon Groc... ..	21
La circulation à Paris aux différentes époques, par A. Roussel.	11	LE COMMUNIQUÉ SPORTIF. L'activité de l'A.S.T... ..	23
LA PAGE DE LA FAMILLE. Vers le Bonheur par les enfants.		ASSOCIATIONS ET GROUPEMENTS :	
L'Hygiène des enfants, par A. Bostsarron	13	La Colonie de Vacances de l'Amicale des Anciens Combattants.	24
BAINS DE MER. Souvenir de vacances, par Lucien Puech... ..	14		
PETITE CORRESPONDANCE.	14		

DISTINCTIONS HONORIFIQUES

Par décret en date du 27 août 1930 (*Journal Officiel* du 5 septembre 1930), ont reçu les récompenses ci-après désignées pour Services rendus à la "Mutualité", les agents de la S.T.C.R.P. dont les noms suivent :

MÉDAILLE D'OR

Messieurs : BULLAND Gustave-Jean, Contrôleur retraité ; LALISSE Charles-Victor, Chef de Bureau.

MÉDAILLE D'ARGENT

Messieurs : CHAINET Etienne-Marcel, Inspecteur-Principal ; LAUGIER Victorin, Inspecteur ; LE FLOHIC Louis-Marie, Magasinier ; SAINTAGE Léon-Jacques, Inspecteur retraité.

MÉDAILLE DE BRONZE

Messieurs : BURNEL Georges, Receveur ; CHARLES Pierre-Mathieu, Machiniste ; COULARDOT Raymond, Contrôleur ; MATHIEU Amédée-Lucien, Contrôleur.

L'Echo de la S.T.C.R.P. adresse ses sincères félicitations aux heureux titulaires de la Médaille de la Mutualité. G. L.



Voici le temps des Pluies et des Premiers froids... Un Omnibus en temps de grippe (1858). Dessin de Daumier (Collection Hartmann).

1930

Année des Grands Anniversaires

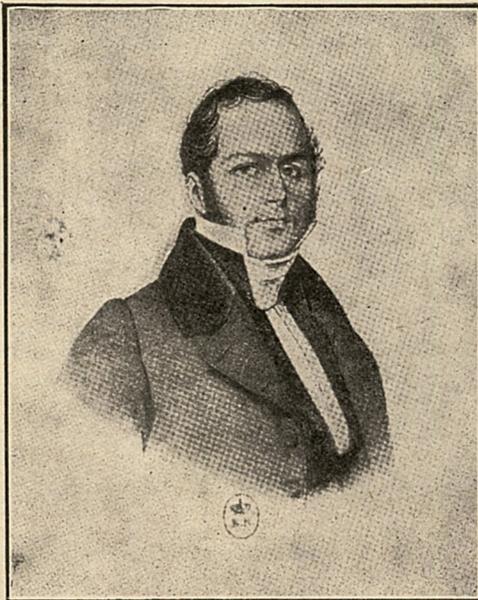
1830

Époque d'Affranchissement

P EUT-ON dire vraiment, avec un historien, que 1830 soit une *Epoque sans nom*, parce que le nouveau régime résultant de la Révolution de 1830 « n'est ni la République, ni l'Empire, ni la Restauration et que ceux-là mêmes qui ont fondé le gouvernement ne sont aucunement d'accord sur le nom qu'il doit porter », alors que déjà brillent d'un éclat magnifique les noms de Lamartine, de Victor Hugo, de Delacroix, d'Alfred de Musset, et que cette date sonore, vibrante, précise tant de grands desseins : triomphe du romantisme, conquête de l'Algérie, royauté constitutionnelle, libération des peuples ?

Année d'effervescence, telle se présente à nous 1830, illuminée par le lyrisme et par l'histoire.

Le 25 février 1830 n'a pas vu seulement la première d'*Hernani*, mais le triomphe de l'école qui, sous le nom de romantisme, « le libéralisme en littérature selon Victor Hugo », va régner sur l'Art pendant presque tout le siècle.



Odilon Barrot, Préfet de la Seine en 1830.

souffle de fraîcheur, une palpitation d'ailes qui passe sur les âmes.

Les jeunes gens, les jeunes filles, les femmes s'enthousiasment : le nom de Lamartine est sur toutes les bouches, parce que le poète a traduit dans le langage le plus sublime ce que les êtres d'intelligence et de sensibilité éprouvent alors de plus profond, la mélancolie et le besoin d'un nouvel idéal sentimental.

Ces âmes, déçues par la philosophie optimiste du dernier siècle, violemment secouées par la Révolution et l'Empire, dégoûtées du sensualisme de ces époques où il n'y avait nulle place pour la sociabilité, ni pour la rêverie, et tout attristées de nos désastres, ces âmes peuvent enfin, avec l'harmonieux interprète de leurs désillusions et de leurs désirs, s'abstraire au moins par la pensée des agitations sociales, et goûter les consolations idylliques de l'amour terrestre ou de l'amour divin.

Théophile Gautier alors s'écrie : « Une sève de vie nouvelle circule impétueusement... on est fou de lyrisme et d'art. Il semble qu'on vient de retrouver le grand secret perdu, et cela est vrai : on a retrouvé la poésie ! »

Et dans le salon de Charles Nodier, à l'Arsenal, rendez-vous des « maîtres et garçons de la boutique romantique » où sa fille Marie « Notre Dame de l'Arsenal » se fait l'Egérie des Poètes, quand Victor Hugo lit ses *Odes*, on entend, comme dans un temple de recueillement, des mots étranges substitués à tous les superlatifs de l'admiration, dont le maître ne peut

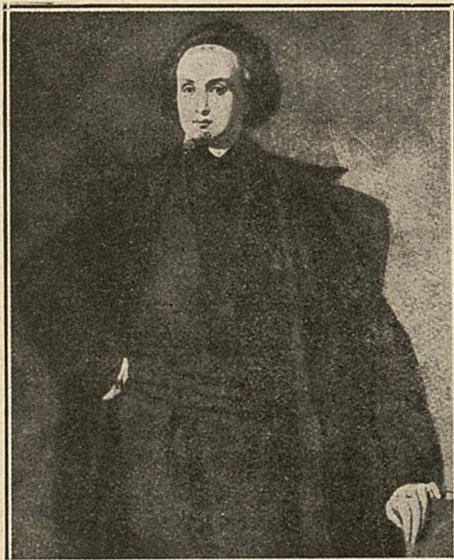
plus respirer l'encens éventé : cathédrale ! ogive ! pyramide !

Les théâtres vont suivre. Le Gymnase joue une pièce satirique où on bafoue les travers de la noblesse pour mieux vanter les qualités bourgeoises ; la Porte Saint-Martin affichera bien *Jocko* qui donnera le ton à la mode, mais le Théâtre Français accueille les Romantiques et dans la soirée du 25 février, *Hernani* enfonce Racine et les Ostrogoths, les Barbares triomphent des classiques et des « perruques ».

C'est là que Théophile Gautier arbore comme une enseigne son gilet rouge et que d'autres : Gérard de Nerval, Pétrus Borel, Célestin Nanteuil, aspirants littérateurs ou rapins, en chevelures mérovingiennes, trépigment de frénésie parmi les velours, les barbes, les cravates multicolores.

La nouveauté du verbe prodigieux a gagné la bataille.

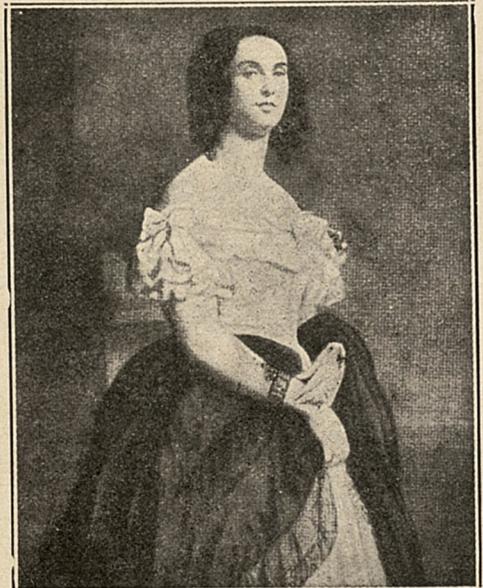
Après le romantisme du théâtre, éclate le romantisme de la rue, sans que la *prise d'Alger*, le 5 juillet 1830, annoncée par le canon des Invalides et proclamée le soir



Le grand poète Victor Hugo (vers 1830)
D'après le tableau de L. Boulanger.

Déjà la nouvelle école a pris pied dans le royaume des Lettres : les *Méditations* de Lamartine, parues en 1820, en un modeste volume qui n'a pas sans peine trouvé un éditeur, est bientôt dans toutes les mains, à tous les chevets, sur toutes les tables de salon et a relégué dans les tiroirs les poèmes descriptifs, érotiques, ou fade ment élégiaques, en faveur avant la publication de ces *torrents d'harmonie*.

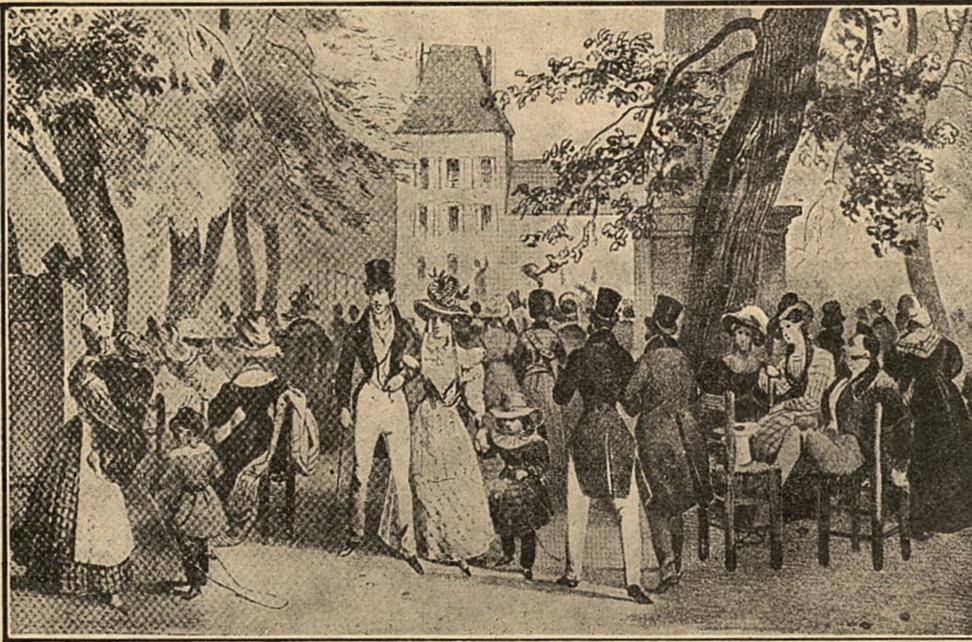
C'est un enivrement sans pareil, un



Madame Victor Hugo à l'époque d'*Hernani*.

dans tous les théâtres de Paris, puisse sauver la dynastie, car le vieux roi a signé sa perte en signant les funestes ordonnances restrictives des libertés accordées par la charte.

Et pour « se revancher » de la chute de Napoléon, dont le nom est loué par les libéraux, pour chasser Polignac, les Jésuites et Cour, et, appuyé par des étudiants et des Polytechniciens, pour revendiquer la Liberté et la République, le peuple s'est soulevé.



La grande allée des Tuileries en 1830. (Collection Georges Hartmann).

Dès mars 1830, la lutte entre le Ministère et la Chambre des Députés s'était engagée à propos du discours du trône, plein de menaces.

La Chambre des Pairs ne s'est pas émue, mais l'adresse des 221 creuse bientôt un abîme entre la royauté et la représentation nationale.

La Chambre est dissoute ; aux élections de juin et de juillet l'opposition revient plus forte. Le roi Charles X signe, le 25 juillet au soir, quatre ordonnances : suppression de la liberté de la presse en rétablissant l'autorisation préalable, dissolution de la Chambre, modification du régime électoral, convocation des collèges électoraux.

« public se refusait à le croire. Le Ministère « repoussait cette supposition comme une « calomnie. Cependant, le *Moniteur* a publié enfin ces mémorables ordonnances « qui sont la plus éclatante violation des « lois. Le régime légal est donc interrompu ; « celui de la force est commencé... »

« La charte... dit que les Français... sont « tenus de se conformer *aux lois* ; elle ne « dit pas aux ordonnances... »

« Le gouvernement a perdu aujourd'hui « le caractère de légalité qui commande « l'obéissance... »

Cette énergique protestation était signée des journalistes du *National*, du *Constitutionnel*, du *Courrier Français*, du *Globe*,

du *Temps*, du *Commerce*, du *Journal de Paris*, de la *Tribune*, du *Figaro*, du *Sylphe* et de beaucoup d'autres.

Journées de barricades, de fusillades, d'acharnement contre la Garde Suisse, objet d'une animosité ancienne, à titre de troupe étrangère ; prise de l'Hôtel de Ville, du Louvre, des Tuileries, de la caserne de la rue de Babylone, dernier point de résistance de la garde suisse, à l'attaque de laquelle fut tué le Polytechnicien Vaneau ; les *Trois Glorieuses* (27, 28, 29 juillet 1830) précipitent la chute de Charles X et la proclamation du duc d'Orléans, Louis-Philippe 1^{er}, *roi des Français* et non plus roi de France, sous lequel jamais la censure ne pourra être rétablie, la Charte étant désormais une vérité.

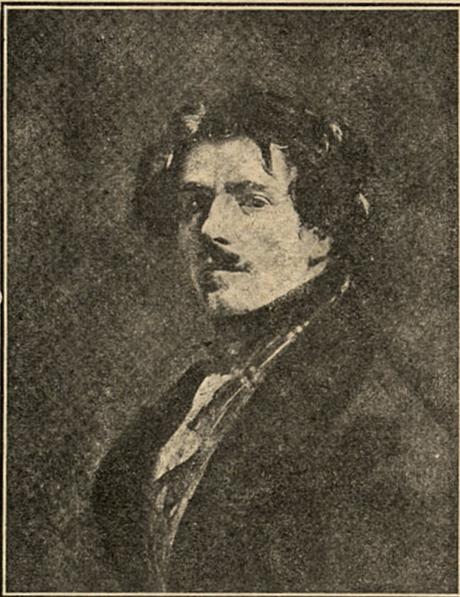
Comme de juste, les *Trois Glorieuses* font éclore un nombre considérable de pièces de circonstance, de levers de rideau, de chansons, sans compter les scènes de revues : le *Réveil de la France*, les *Cornichons*, la *Lanterne Magique*, le *Réveil parisien*... où l'uniforme de l'École Polytechnique et celui de la Garde Nationale ont tous les honneurs.

Et cette bataille sociale, qui le 9 août instaure la monarchie constitutionnelle pour 18 ans, inspire aux poètes qui attachent à leur lyre une corde d'airain, leurs odes politiques, et entraîne les peuples à la justice et à la magnanimité.

Les colonies latines d'Amérique se libèrent avec Iturbide, San-Martin et Bolivar.

La Belgique, soulevée à Bruxelles par le duo de *La Muette de Portici*, fonde son indépendance en se séparant de la Hollande (août 1830) ; la *Pologne* se révolte et essaie de retrouver une liberté qui ne lui est venue qu'en 1918 ; les patriotes allemands arrachent des constitutions à leurs princes ; en Suisse les constitutions sont révisées ; la Grèce, la Serbie se délivrent et l'Europe réalise ses grands desseins.

Et tandis que longtemps encore, ouvriers, marchands, gardes nationaux ma-



Le grand Peintre Eugène Delacroix (par lui-même)

Les ordonnances violaient la Constitution. Parues au *Moniteur* le 26 juillet, elles amenèrent la Révolution.

La Presse en donna le signal par une protestation fameuse, publiée par Thiers dans le *National* :

« On a souvent annoncé, depuis six « mois, que les lois seraient violées, qu'un « coup d'Etat serait frappé ; le bon sens



Les Salons. — Un bal à l'époque du Romantisme.



Scène de la rue pendant la Révolution de 1830, d'après Raffet (Collection Barthélémy.)

nifestent, que les affiliés des sociétés secrètes échangent les mots de passe mystérieux des conspirations, que des réformateurs Saint-Simoniens, fouriéristes-phalanstériens, discutent, que de spirituels vaudevillistes se gaussent des ouvriers qui veulent à la fois que les heures de travail

soient diminuées et que la paye soit allongée, « pour qu'on s'y retrouve », le peuple de Paris s'amuse, car prompt à l'enthousiasme, facile au massacre organisé, il est avant tout bon enfant, bonhomme et badaud.

Il s'amuse de tout, de ses excentriques, de ses chansonniers, de ses escamoteurs, de Milord l'Arsouille promenant sa crapuleuse royauté, de ses chiffonniers-philosophes, de ses dandys même, lions adultes et petits lions (alias lions sots).

Le dimanche sera le grand jour de la « grande Populace » ; l'ouvrier fréquente les guinguettes où il s'enivre d'air pur et de petit bleu ; le bourgeois envahit les cafés et les spectacles et dîne au « Cadran Bleu » ; les dandys accrochent aux arbres du Boulevard de Gand leurs chevaux de selle et s'engouffrent chez Tortoni.

Des compagnies de voitures à bas prix, de toute forme et de toute couleur : omnibus que vous connaissez bien, puisque votre journal vous en a déjà parlé, Favorites, Dames-Blanches, Gazelles, Hironnelles, Ecossaises, Citadines remplacent le vieux Coucou, en attendant l'inauguration du premier chemin de fer, de Paris à Saint-Germain, en 1837.

Au Palais-Royal, la fameuse Galerie de Bois a disparu en 1829, mais la Galerie Vitrée réunit les commerces les plus singuliers.

Egrillardes, ventriloques, charlatans s'y établissent. C'est là que vient s'installer un homme qui a fait fortune à parcourir les foires : il a pour enseigne un soleil tournant dans un cadre noir, autour duquel éclatent ces mots écrits en rouge : « Ici l'homme voit ce que Dieu ne saurait voir.

Prix : deux sous ». Et à l'intérieur, une grande glace reflète l'image du curieux et une voix caverneuse lui crie : « Dieu ne peut voir son semblable ! »

Des théâtres, des bals, Paris en a pour tout le monde, toutes les bourses, tous les goûts.

Etudiants, rapins et grisettes dansent au Prado, vis-à-vis du Palais de Justice et sur le boulevard du Temple ; la folie permanente fait rage.

Des lanternes magiques, primitifs dioramas, exhibent des phénomènes de toutes couleurs ; le paillasse Bobino, et l'inimitable Bobèche, « le premier bouffon du gouvernement ! », sont les types de tous les bohèmes en costumes pailletés, en cheveux poudrés, que le patron de « l'Épiscié » s'honore de recevoir et d'abreuver sous les voûtes de ses caveaux souterrains.

La vie est saccadée, trépidante, tandis que les rêves de grandeur patriotique, de bonheur social hantent encore les bourgeois qui ne quittent presque plus le bonnet à poil, qui les gêne, et l'uniforme de soldat-citoyen, la grande tenue dessinée par Raffet, que Jenny l'ouvrière entretient, grâce à la machine à coudre inventée par Thimonnier en avril 1830.

Le Panthéon, enfin, devient une sorte de temple de gloire et dans son vestibule sont placées des tables de bronze, sur lesquelles on a gravé les noms des combattants de Juillet.

1830... Oui, c'est bien toute une époque de gloire, de liberté et d'enthousiasme !

Émile BOUCHER.



La Robe de Ville (1830).

Ballade.

à la manière de Villon.

"Dites-moy où, n'en quel pays,"
s'en sont allés vieulx chars d'arène
attaintés¹ d'or et de rubis,
bels carrosses de roy, de reine,
et ceulx qui, pour dix sols à peine,
par vent de nord o vent d'aulan,
de Paris faisoient courre plaine?
mais où sont les coches d'antan?

Teru de villesse et grans bruytz,
le Progrès, cet énergumène,
nous poinglt les nerfs jours comme nuytz;
la male venue par tout se traine.
Un bon coucou de Marne o Seine
ne passoit point en ouragan...
et chascun s'y monroit amène.
mais où sont les coches d'antan?

Rendus aussitôt que partiz,
les gens d'une ère assez prochaine
trouveront nos cieulx trop petitiz:
d'enmy la terre sera pleine.
se falloit plus d'une semaine,
jadis, pour joindre l'Indoustan,
du moins la vie corloit seraine.
mais où sont les coches d'antan?

Roulez, volez à perdre aleine!
mais crequez, Prince, croyez-m'en,
qu'unq peu fol on ne vous ramène.
mais où sont les coches d'antan?

G. Regourd.

1. attaintés: parés.

Regourd

(1) Attintés serait d'une orthographe plus rigoureuse.



LE GIGOT

à Jean-Louis Richepin

Quand le gigot paraît au milieu de la table,
Fleurant l'ail, et couché sur un lit respectable
De joyeux haricots,
L'on se sent beaucoup mieux, un charme vous
[pénètre,
Tout un chacun voyant son appétit renaître,
Aiguise ses chicots.

On avait bien mangé mille riens-d'œuvre et autre
Mais... quel sera le rôt?... songeait le bon apôtre
De convive anxieux.

Bravo ! C'est un gigot ! Une servante brave
Vient d'entrer, dans ses bras portant, robuste
[et grave,
Ce fardeau précieux.

Alors l'amphitryon, le père de famille
Se demande, tandis que son œil le fusille :
Sera-t-il cuit à point ?

Il l'est, n'en doutez pas, et chacun le proclame
Dès qu'il a vu plonger une invincible lame
Dans son doré pourpoint.

Son sang de tous côtés ruisselle en filets roses.
Sa chair est admirable et ferait honte aux roses.
Le plus indifférent

Des convives, muet tout à l'heure et morose
S'épanouit du coup, débite mainte prose,
Devient même encombrant.

Il ne faut bien souvent qu'une soupe ratée,
Pour que, dès le début, soit la verve arrêtée
Chez les plus beaux esprits ;
Le gigot vient ; voici que la gaieté s'échappe.
On rit, on cause... L'un demande l'« œil du pape »
Et l'autre, la « souris ».

L'un voudrait du « saignant », l'autre du « cuit »,
[problème
Qui n'est pas difficile à résoudre. Un troisième
Hésite entre les deux...

Le propre d'un gigot cuit selon le principe,
Etant de satisfaire au goût de chaque type,
Serait-il hasardeux.

Quelquefois on cause art, science, politique.
La conversation prend un tour emphatique,
Qui n'est pas sans danger...
Arrive le gigot... adieu les grandes phrases !
Chacun à son voisin, dit : assez... tu me rases !
Parlons donc de manger.

Vous êtes, ô gigot ! le plat de résistance
Le morceau de haut goût, la viande d'importance
Sur quoi rien ne prévaut.
Une côte de bœuf n'est pas pour me déplaire,
Tout de même c'est encor vous que je préfère,
Et je le dis bien haut.

Votre chair est savante. En la verte prairie,
Vous ne deviez brouter que des fleurs, je parie,
Dédaigneux des chiendents ;
Vous êtes tendres plus qu'une jeune épousée,
Gigots d'agneaux ! argile idéale et rosée
Qui fondez sous nos dents.

Lorsque vous gambadiez aux profondes vallées,
Sur les montagnes ou dans les plaines salées,
Ignorant les bouchers,
Vous étiez des « Jésus » que la grâce décore ;
Mais vous êtes bien plus attendrissants encore
Sur des « fayots » couchés.

Aussi vous mange-t-on par pure gourmandise,
Et machinalement comme une friandise,
Sans mesure, sans fin.
Car ainsi que l'a dit un docteur en Sorbonne :
Vit-on jamais gigot faire mal à personne ?
Il se mange sans faim.

Raoul PONCHON.
de l'Académie Goncourt.

QUELQUES PLATS DÉLECTABLES

OMELETTE AUX ANCHOIS

Lavez et dessalez une douzaine d'anchois en les faisant tremper un quart d'heure dans de l'eau froide ; coupez-les en filets et garnissez-en de petites tranches de pain rôties que vous aurez passées un instant dans de l'huile bouillante, pour les nourrir ; cassez une ½ douzaine d'œufs frais, assaisonnez-les et battez-les longtemps ; faites chauffer de l'huile d'olive à la poêle et lorsqu'elle commencera à bouillir, versez-y la moitié des œufs pour en former une omelette qui soit mince ; dressez-la sur un plat, et rangez dessus les rôties aux anchois ; du reste des œufs, formez une seconde omelette semblable à la première ; recouvrez-en les rôties, et arrosez le tout d'un jus de viande ou d'une sauce quelconque.

ARTICHAUTS FRITS EN BEIGNETS

Coupez-les en huit parties ; ôtez le foin, coupez les feuilles dures de manière à ne laisser que les tendres. Cuisez à l'eau salée, égouttez-les, trempez-les dans une pâte à frire les uns après les autres, puis plongez-les dans une large et belle friture, tenez-les de belle couleur. Dressez sur serviette en les entourant de persil frit. La friture ne doit attendre en aucun cas.

GATEAU AUX CAROTTES (pour six personnes)

Râpez 125 à 150 grammes de carottes crues. Mondez et épélez 125 grammes d'amandes. Râpez le 1/4 d'un zeste de citron ; mélangez 125 grammes de sucre en poudre avec 3 jaunes d'œufs jusqu'à ce que ce mélange devienne d'un mousseux presque blanc ; ajoutez ensuite les carottes râpées en mélangeant très intimement. Incorporez le zeste de citron, un peu de jus de citron, une cuillerée à café de fécule, une cuillerée à soupe de rhum ou de kirsch, enfin trois blancs d'œufs battus en neige très ferme. Evitez absolument d'écraser les blancs d'œufs trop rapidement et pour cela soulevez-les en mélangeant la masse.

Beurrez grassement un moule à gâteau et mettez-y la pâte. Placez dans un four à chaleur moyenne mais soutenue pour une cuisson de 40 minutes environ. A la sortie du four on peut glacer le gâteau au kirch. Servez froid.

On trouve dans le commerce des amandes pilées.

CHAUSSON AUX POIREAUX (pour quatre personnes)

Préparez une pâte feuilletée (voir numéro 4 de l'Echo) un peu salée, que vous disposez comme pour un flan dans une tourtière préalablement bien beurrée ; gardez un peu de pâte pour couvrir tout à l'heure à la manière d'un chausson.

Prenez une quinzaine de poireaux de taille moyenne, épluchez-les soigneusement et faites-les cuire dans l'eau salée pendant 3/4 d'heure environ ; égouttez-les après cuisson. Après les avoir coupés en menus morceaux, jetez-les dans une casserole où vous aurez au préalable préparé une sauce blanche à base de crème fraîche. Faites mijoter les poireaux dans cette sauce une dizaine de minutes en ayant bien soin que le mélange ne s'attache point au fond de la casserole. Retirez la casserole du feu, laissez tiédir et versez le mélange sur la pâte. Recouvrez avec le restant de la pâte. Mouillez très légèrement le couvercle ainsi réalisé, mettez au four, feu dessus et feu dessous, pendant 1/4 d'heure. Servez tiède...

Le même plat s'effectue avec des oignons bien cuits en place de poireaux.

LA SOUPE A L'OIGNON

Mon Dieu ! quel est ce bruit plaisant,
Je pourrais dire appétissant ?
On dirait le gazouillis grêle
D'une source dans les roseaux,
Ou l'interminable querelle
Que mènent de petits oiseaux.
Mais cela n'est pas. Que je meure
Sous des gnons et sous des trognons,
Si ce ne sont pas des oignons
Qui se trémoussent dans du beurre !

Oui. Qu'est-ce que Bibi disait ?
Et ce bruit sent bon, qui plus est,
Et me fiche une âpre fringale.
Traitez-moi de syndic des fous,
Je n'en connais pas qui l'égale.
Et pourquoi faire, direz-vous,
Met-on ces oignons dans ce beurre ?
Pourquoi faire ! mon compagnon ?
J'espère... une soupe à l'oignon.
A la bonne heure, à la bonne heure

Je m'invite, n'en doutez pas.
Et j'en veux manger de ce pas
A pleine louche, à pleine écuelle.
Ne me regardez pas ainsi,
C'est ma façon habituelle.
La soupe à l'oignon. Dieu merci !
Ne m'a jamais porté dommage.
Ainsi, la mère, encore un coup,
Insistez, faites-en beaucoup,
Et n'épargnez pas le fromage.

Elle est prête ! Alors, on s'y met ?
O simple et délicat fumet !
Tous les parfums de l'Arabie,
Et que l'Orient distilla,
Ne valent pas une roupie
De singe à côté de cela.
Et puis, quel fromage énergique !
File-t'il ! cré nom ! file-t'il !
Si l'on ne lui coupe le fil !
Il va filer jusqu'en Belgique.

On me dirait dans cet instant :
« La Fortune est là, qui t'attend,
Laisse là ta soupe et sois riche »,
Que d'un cran je ne bougerais.
Qu'elle m'attende. Je m'en fiche !
En vérité, je ne saurais,
Avec la somme la plus forte,
Manger deux soupes à la fois
Comme celle-ci, que je crois.
Alors, que le diable l'emporte !...

Mais, sapristi ! je m'aperçois
Que j'en ai repris quatre fois.
Parbleu ! je n'en fais pas mystère.
Et si je n'en ai pas mon saoul...
Quatre fois... Peuh ! la belle affaire !
J'en reprendrais bien pour un sou.
Quitte à m'en crever la paillasse,
Je n'aurai garde d'en laisser.
Et ne croyez pas me blesser
En m'appelant vieux gourgnafiasse...

Allons bon ! Il n'en reste plus.
Eh bien ! alors, il n'en faut plus.
Ayons de la philosophie.
Une soupe se trouvait là.
Elle n'est plus là. C'est la vie.
Que voulez-vous faire à cela ?
Une soupe, même parfaite,
Finit tôt par nous dire adieu.
Je ne sais d'éternel que Dieu !
Si j'en crois, du moins, son prophète !

Raoul PONCHON.
de l'Académie Goncourt.

(autorisation spéciale de l'auteur).

Extrait de "La Muse au Cabaret" FASQUELLE, Éditeur.

LES ÉTUDES TECHNIQUES

UNE VISITE A L'ATELIER CENTRAL

La Peinture au Pistolet

DEPUIS quelques années, l'emploi du pistolet, pour l'exécution de la peinture des carrosseries a pris une grande extension dans l'industrie automobile.

La plupart des carrossiers utilisent actuellement ce nouveau procédé susceptible de procurer des économies importantes dans les prix de revient.

Les grandes Compagnies de Chemins de fer français et les Compagnies de Tramways commencent également à l'employer, mais sur une échelle moins étendue que l'industrie privée; cela est dû notamment, à la nécessité de créer des installations assez importantes si on veut l'appliquer dans de bonnes conditions.

C'est cependant dans le cas de véhicules présentant de larges surfaces à peindre, comme les voitures de chemins de fer et les tramways que l'usage du pistolet est le plus intéressant et donne le meilleur rendement.

L'extension rapide et relativement récente de ce procédé de peinture, déjà connu avant la guerre, est due principalement à l'apparition sur le marché, des peintures cellululosiques, qui, pratiquement, ne peuvent s'étendre au pinceau. Le pistolet semblait donc réservé à ces dernières peintures, mais certains inconvénients des nouveaux produits ont incité quelques constructeurs de carrosseries à conserver les anciennes peintures et à en faire l'application au pistolet. C'est le cas de la Société des Transports en Com-

mun de la Région Parisienne, qui a obtenu, par l'emploi du pistolet avec les peintures à l'essence de térébenthine, les laques et les vernis ordinaires, des résultats tout à fait satisfaisants.

L'objet de cet article est d'exposer dans quelles conditions est effectuée, à l'Atelier Central de la Société des Transports en Commun de la Région Parisienne, la peinture des carrosseries d'Omni-bus et de Tramways destinées à l'exploitation du Réseau départemental de la Seine.

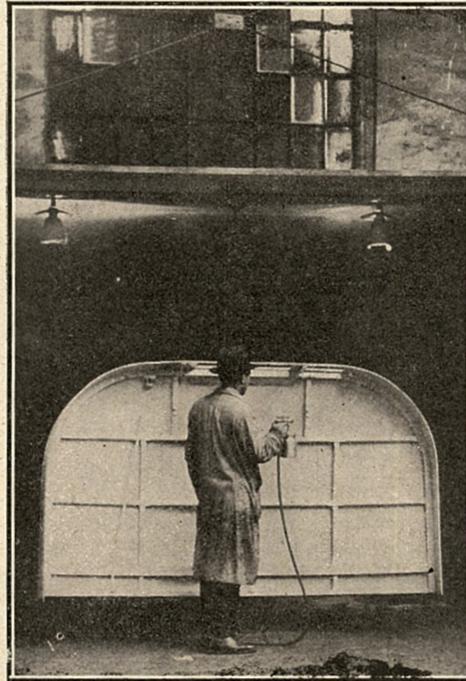
Nous n'insisterons pas sur le principe de la peinture au pistolet, que tout le monde connaît actuellement, mais seulement sur les dispositifs spéciaux que nous avons adoptés en vue de son installation dans nos ateliers et sur les économies réalisées grâce à son emploi.

Comment s'effectue le peinturage des accessoires de voitures

Accessoires peints au pistolet. — Nous avons commencé nos essais de peinture au pistolet, en l'employant dans de petits postes destinés à la peinture des accessoires d'omnibus et de tramways, tels que : marquises, plateformes arrière et roues d'omnibus, capots et baquets de machinistes d'omnibus, grillages, girouettes lumineuses, persiennes, sonnettes, volets, plaques et panneaux divers, etc...

A chaque révision générale, les différents accessoires sont systématiquement démontés des omnibus, en vue d'être facilement réparés et peints, pour être remis ensuite en place.

Dans le cas de petits accessoires, nous possédons un certain relié pour la peinture. Au contraire, quand les pièces sont importantes, comme les tabliers de machinistes, les marquises avant et arrière, etc., nous ne constituons pas de stocks qui seraient encombrants et représenteraient une assez grande immobilisation de capital. Nous sommes organisés pour peindre tous les jours le nombre d'organes correspondant au nombre de voitures sortant de révision générale dans la journée.



Poste moyen de peinture

peinture. On rince ensuite à l'eau pure; des cuves spéciales chauffées par la vapeur et desservies par palans, sont utilisées à cet effet et permettent d'effectuer très rapidement les opérations de décapage d'un grand nombre de pièces en série, avec une main-d'œuvre très réduite.

Postes de peinture. — Les postes de peinture sont constitués par un caisson en bois et tôle, de forme pyramidale, dont le centre est occupé par un ventilateur, actionné par moteur électrique, qui absorbe les buées de peinture et les évacue à l'extérieur des ateliers. L'inclinaison des parois de ce caisson a une grande importance pour la direction des filets d'air aspirés, qui doivent, dans leur parcours, rencontrer les objets à peindre placés au milieu du caisson.

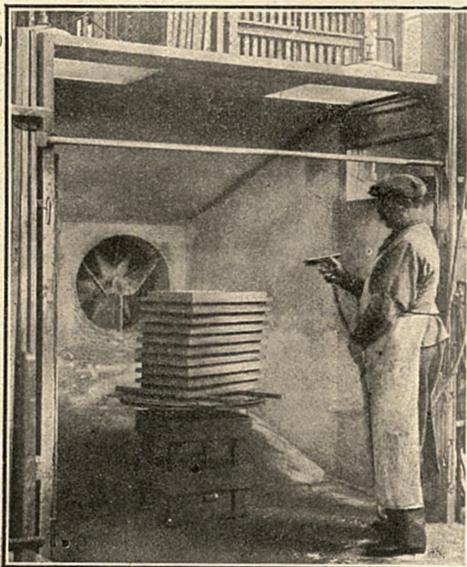
Nos premiers essais n'ayant pas été favorables parce que l'inclinaison des parois était trop faible, nous avons été amenés à choisir certaines dimensions optima. Dans chaque cas particulier, ces dimensions doivent être choisies pour être en rapport avec celles des objets à peindre, et avec la puissance du ventilateur adopté. Aussi disposons-nous de postes de dimensions différentes, suivant l'encombrement des accessoires qui leur sont destinés.

Les dimensions générales de ces postes sont : 3 mètres de largeur, 2 mètres de hauteur et 2 mètres de profondeur pour les petits postes, et 3 m. 50 de largeur, 2 m. 50 de hauteur et 2 m. 50 de profondeur, pour les postes moyens, destinés à la peinture d'accessoires plus volumineux (capots, marquises, etc...)

Ventilateurs. — Les ventilateurs que nous employons sont des déplaceurs d'air à grand débit, à palettes de forme hélicoïdale, qui ne fonctionnent convenablement que s'il n'y a pas de contre-pression. Aussi est-il nécessaire de laisser à la sortie de l'air un passage facile et d'installer des tuyauteries d'évacuation très largement calculées et affectant, autant que possible, la forme d'un ajutage divergent. La vitesse des filets d'air à la sortie étant ainsi très faible, on constate que la presque totalité des éléments de peinture en suspension se dépose sur les parois des conduits d'évacuation.

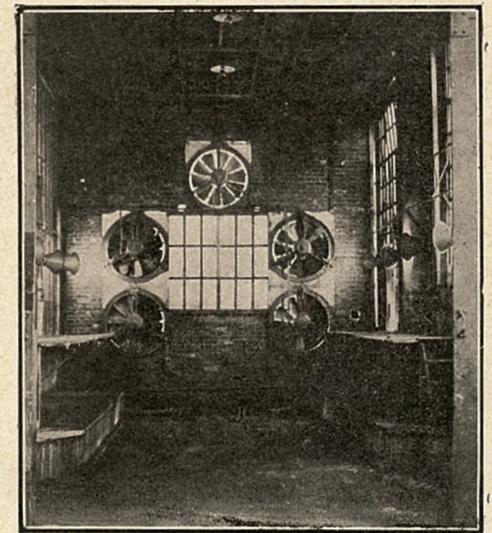
Il suffit de procéder régulièrement, tous les huit jours, au nettoyage par râclage des parois, pour les maintenir en bon état de propreté.

Les ventilateurs hélicoïdaux utilisés sur nos postes ont un diamètre de turbine de 900 millimètres, absorbent environ 1.200 watts et peuvent



Petit Poste de Peinture

Décapage. — Avant peinture, es accessoires sont décapés et nettoyés complètement, soit au moyen d'un décapant, soit de préférence, par le passage dans un bain de potasse concentrée à 100°. La durée d'immersion varie de 5 à 30', suivant le nombre et l'épaisseur des couches de



Ventilateurs et dispositifs d'éclairage

déplacer 27.000 mètres cubes d'air à l'heure en tournant à la vitesse de 720 tours-minute.

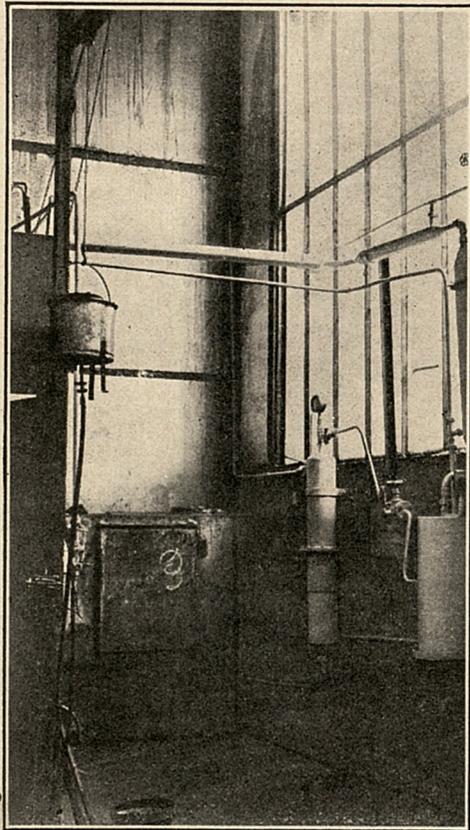
Dans nos premières installations, les ventilateurs étaient actionnés par moteur indépendant, poulie et courroie. Nous montons actuellement des groupes dans lesquels le ventilateur est

accouplé directement avec un petit moteur électrique, complètement hermétique. Ce dispositif nous donne toute satisfaction, le rendement mécanique étant de beaucoup supérieur à celui que l'on obtenait avec les premières installations. En outre, le moteur, enfermé dans une carcasse hermétique est entièrement à l'abri des buées de peinture. Enfin, comme il est constamment entouré par le courant d'air, il ne s'échauffe pas. Son entretien est de la plus grande facilité.

Le poste de peinture comporte également un dispositif amenant la peinture au pistolet et une installation d'air comprimé.

Dispositif d'amenée de la peinture. — L'emploi des pistolets munis d'un godet de peinture ne présente pas d'intérêt dans le cas des postes fixes, en raison de leur poids et du faible volume du godet qui nécessite des remplissages fréquents.

Nous utilisons des pistolets alimentés par des pots de peinture cylindriques de 3 litres de capacité, placés à environ 2 mètres de hauteur du sol, de façon à amener la peinture en charge sur le pistolet par la tuyauterie. Les fonds de ces pots sont de forme sphérique pour faciliter le



Dispositif d'amenée de la peinture

brassage de la peinture et éviter que les pigments ne s'accumulent dans les angles.

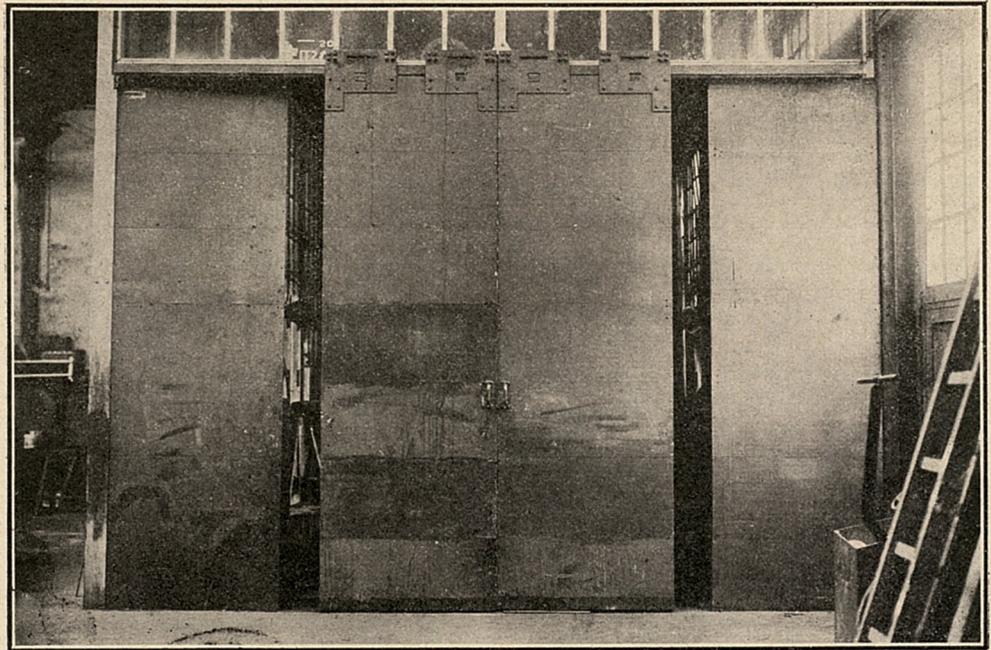
Le pot est suspendu à une potence par chaîne et poulie, ce qui permet de faire varier sa hauteur suivant les besoins.

Dispositif d'arrivée de l'air comprimé. — L'air comprimé est fourni à tous les ateliers par deux groupes moto-compresseurs. La pression qui est de 7 kilogs à la sortie des compresseurs, varie dans chaque atelier suivant la longueur des tuyauteries de distribution.

L'installation du poste de peinture comporte un détendeur muni d'un manomètre permettant de ramener cette pression à 3 kilogs ou 3 kgs 5. Avec une pression plus faible, le grain de la peinture obtenue manquerait de finesse, et le débit du pistolet serait insuffisant.

Avant d'arriver au détendeur, l'air est débarrassé de son humidité par le passage dans un épurateur rempli de coke. Un robinet de vidange permet d'enlever de temps en temps l'eau accumulée. Après le détendeur, l'air traverse un réservoir d'une dizaine de litres qui régularise son débit.

Réchauffage de l'air et de la peinture. — Les tuyauteries situées entre le réservoir d'air



Porte coulissante de la chambre de peinture des Omnibus

et le pistolet sont chemisées pour permettre le réchauffage de l'air par un enveloppement de vapeur.

Nous avons constaté, en effet, que par temps froid, la peinture au pistolet ne se fait pas dans de bonnes conditions. Les peintures vernissées et surtout les vernis, forment, sur les surfaces à peindre, de petites gouttelettes au lieu de se répandre uniformément.

Nous avons procédé à différents essais dans le but de corriger ce défaut. Le réchauffage des objets à peindre ou celui de la peinture n'ont pas donné de résultats satisfaisants. Par contre, en réchauffant l'air en même temps que la peinture, on supprime complètement la formation des gouttelettes. Dans un local où la température est suffisamment élevée, ce réchauffage est évidemment inutile. Ce n'est guère qu'au-dessous de 10° qu'il devient nécessaire.

Par temps froid, les vernis et les peintures vernissées sont placés dans des pots spéciaux, entourés de résistances métalliques au moyen desquelles on les amène par un courant électrique à une température de 30 à 25° avant utilisation.

Installation des accessoires à peindre dans les postes. — Tous les accessoires d'om-

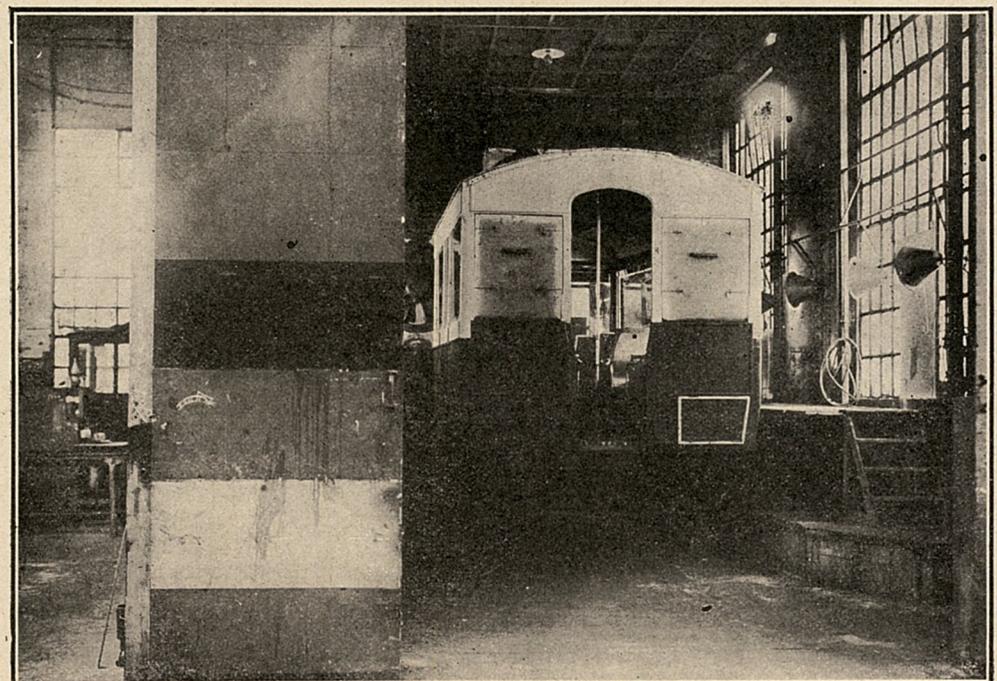
nibus ou de tramways sont peints et vernis au pistolet dans ces petits postes. Des supports appropriés ont été créés, suivant les besoins, pour permettre la manipulation de ces accessoires avec la plus grande facilité, de façon à pouvoir les tourner dans tous les sens.

Les objets de faible surface comme les châssis de glace, panneaux étroits, etc., sont disposés de façon à être peints par séries suffisamment importantes. Par exemple, les petits panneaux sont suspendus côte à côte dans un cadre spécial et avec le minimum d'intervalle entre eux.

Les châssis de glace sont installés l'un derrière l'autre et décalés de la largeur de chacun des montants profilés. Ce décalage est obtenu sans tâtonnement, grâce à des supports spéciaux sur lesquels il suffit d'accrocher les châssis pour les placer dans la position voulue. On obtient ainsi de larges surfaces qui peuvent être peintes rapidement et par suite économiquement, tout en évitant en même temps les pertes de peinture.

PEINTURE DES CARROSSERIES ET DES CHASSIS

Les carrosseries des omnibus et des tramways sont peintes au pistolet dans des chambres spé-



La chambre de peinture des Omnibus

cialement aménagées à cet effet. Ces chambres permettent d'effectuer rapidement, avec des pistolets de grand débit, la peinture de toutes les surfaces extérieures des carrosseries, y compris les toitures, sans que les buées gênent les opérateurs.

Les carrosseries des omnibus ne sont entrées dans la chambre que démunies de leurs marquises AV et AR, ainsi que de leur plate-forme arrière, organes qui sont peints séparément dans les petits postes de peinture. Au contraire, les tramways sont peints sans aucun démontage préalable d'organes extérieurs.

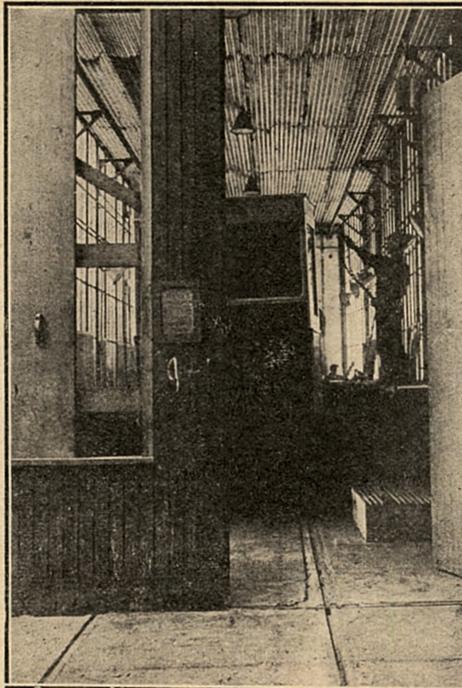
Dimensions des chambres. — Les dimensions des chambres de peinture sont de : 5 m. 130 × 9 m. 960 sur 5 m. 135 de hauteur pour les omnibus ; et 4 m. 90 × 17 m. 200 sur 5 m. 350 de hauteur pour les tramways. Une hauteur supplémentaire de 2 m. 50 environ au-dessus du gabarit des voitures est nécessaire, afin de permettre d'obtenir une pression suffisante de la peinture sur le pistolet lorsqu'on peint les toitures ou la partie haute des carrosseries. (Le pot de peinture étant installé sous le plafond de la chambre.)

Eclairage. — Les parois latérales de ces chambres sont entièrement vitrées de façon à obtenir un éclairage abondant, indispensable pour la peinture au pistolet.

L'éclairage de nuit est obtenu au moyen de phares munis de réflecteurs intérieurs et orientables dans tous les sens. Les verres de ces phares sont dépolis afin d'obtenir une meilleure diffusion de la lumière. Ils sont fixés sur les murs à une hauteur de 2 mètres au-dessus du plancher. Leur espacement est en moyenne de 1 m. 50 et leur puissance est de 100 bougies. Le plafond est muni également de phares disposés suivant son axe longitudinal.

Disposition des ventilateurs. — Le fond de la chambre est constitué par une cloison dans laquelle sont placés cinq ventilateurs de 900 millimètres de diamètre, identiques à ceux que nous avons décrits précédemment. Ils sont disposés de la façon suivante : 2 ventilateurs, placés dans le plan de chacun des côtés de la carrosserie, et 1 ventilateur dans l'axe de la carrosserie, à la hauteur de sa toiture. Les moteurs actionnant directement ces ventilateurs sont placés du côté de la chambre, de façon à éviter que la peinture ne puisse pénétrer dans la carcasse par la partie axiale.

Chambre de détente. — Le refoulement de l'air et des buées se fait directement dans une chambre de détente, de même section que la chambre de peinture, et la prolongeant sur environ 1 mètre de profondeur. Grâce à cette dispo-



Chambre de peinture des Tramways

sition et malgré le grand débit d'air, ce dernier perd entièrement sa vitesse et laisse déposer sur les parois de cette vaste chambre, la totalité des pigments en suspension.

L'évacuation de l'air épuré s'effectue à l'extérieur de l'atelier par un large orifice rectangulaire occupant les trois quarts de la largeur de la chambre sur 1 mètre de hauteur. On ne crée ainsi aucune contre-pression nuisible au fonctionnement des ventilateurs. Un nettoyage hebdomadaire assure la propreté de cette chambre de détente, dans laquelle on accède par une petite porte latérale. Un simple grattage suffit à enlever le pigment déposé sur les parois de la chambre et des palettes de ventilateur, surtout si on a pris soin d'en graisser légèrement la surface avec des huiles usées, après chaque nettoyage.

Circulation de l'air — Portes coulissantes. — Grâce aux dispositions spéciales de la grande

porte d'entrée de la chambre de peinture, l'air aspiré à l'extérieur est canalisé et dirigé sur les parois latérales de la voiture. A cet effet, deux ouvertures verticales de 0 m. 30 de largeur et ayant la hauteur de la carrosserie, sont réservées dans la porte au droit de chacune des parois latérales de la voiture. Les ventilateurs étant également situés dans le plan de ces parois, l'air aspiré se rend en ligne droite aux ventilateurs, en léchant sur toute leur hauteur les côtés de la carrosserie. La largeur du courant d'air est ainsi limitée à une trentaine de centimètres et l'agent peut se tenir, pour effectuer son travail, dans une zone non balayée et exempte des poussières de peinture qui sont aspirées au fur et à mesure de leur formation. Il est intéressant de remarquer que ce dispositif d'aspiration de l'air permet d'utiliser des ventilateurs de puissances et dimensions identiques pour des chambres de longueurs très différentes. C'est ce qui nous a permis d'adopter exactement le même type de ventilateur et le même nombre pour les chambres des omnibus et des tramways.

La porte de la chambre de peinture des tramways est tout d'une pièce et munie de galets qui circulent sur un chemin de roulement.

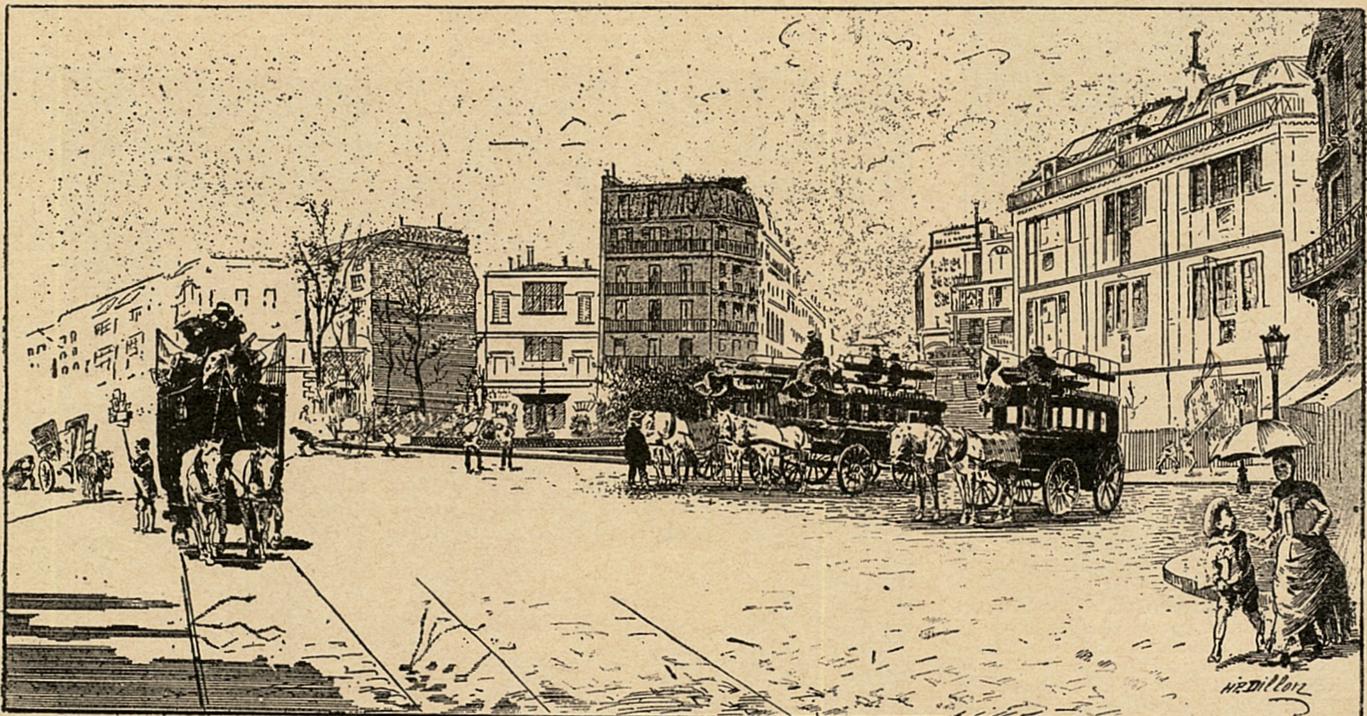
Deux fenêtres de 0 m. 30 pouvant être fermées par volet coulissant, y sont réservées pour assurer la rentrée de l'air dans les conditions indiquées ci-dessus.

La porte de la chambre de peinture des Omnibus est sensiblement différente, parce que, dans cet atelier, la place est insuffisante pour permettre l'installation d'une porte d'une seule pièce. Elle est constituée par 4 grands panneaux indépendants ayant tous la même largeur. Les 2 panneaux latéraux sont fixes. Les deux panneaux du milieu sont guidés en haut et en bas par des galets sur un chemin de roulement. Ils peuvent, à volonté, ou bien s'effacer en se plaçant devant les panneaux fixes, pour permettre l'introduction d'une carrosserie, ou assurer la fermeture de la chambre en se plaçant côte à côte, tout en réservant sur une largeur de 0 m. 30 les 2 ouvertures de rentrée d'air dont nous avons parlé précédemment.

Pour la peinture de la toiture, l'aspiration est assurée par le ventilateur placé à sa hauteur, en laissant la porte complètement ouverte. Quand il y a lieu de peindre les parois avant et arrière des carrosseries, on crée un courant d'air transversal en ouvrant de petites fenêtres situées aux emplacements convenables dans les cloisons vitrées de la chambre. (A suivre.)

LAMARCHE,

Sous-Chef de Service à l'Atelier Central



Le Terminus : Place Pigalle, vers 1888. Dessin de Patrice Dillon.

(Collection Georges Hartmann.)

LE PROBLÈME DE LA CIRCULATION

La Circulation à Paris aux différentes époques (suite)

DE Charles V à François I^{er}, Paris ne se développe pas ; la France est désolée pendant cent ans par la guerre avec les Anglais, et ensuite par la lutte entre les Armagnacs et les Bourguignons ; de plus, pendant cette longue période les souverains et les princes ne résident pas à Paris qu'ils ont abandonné pour les châteaux de la Loire.

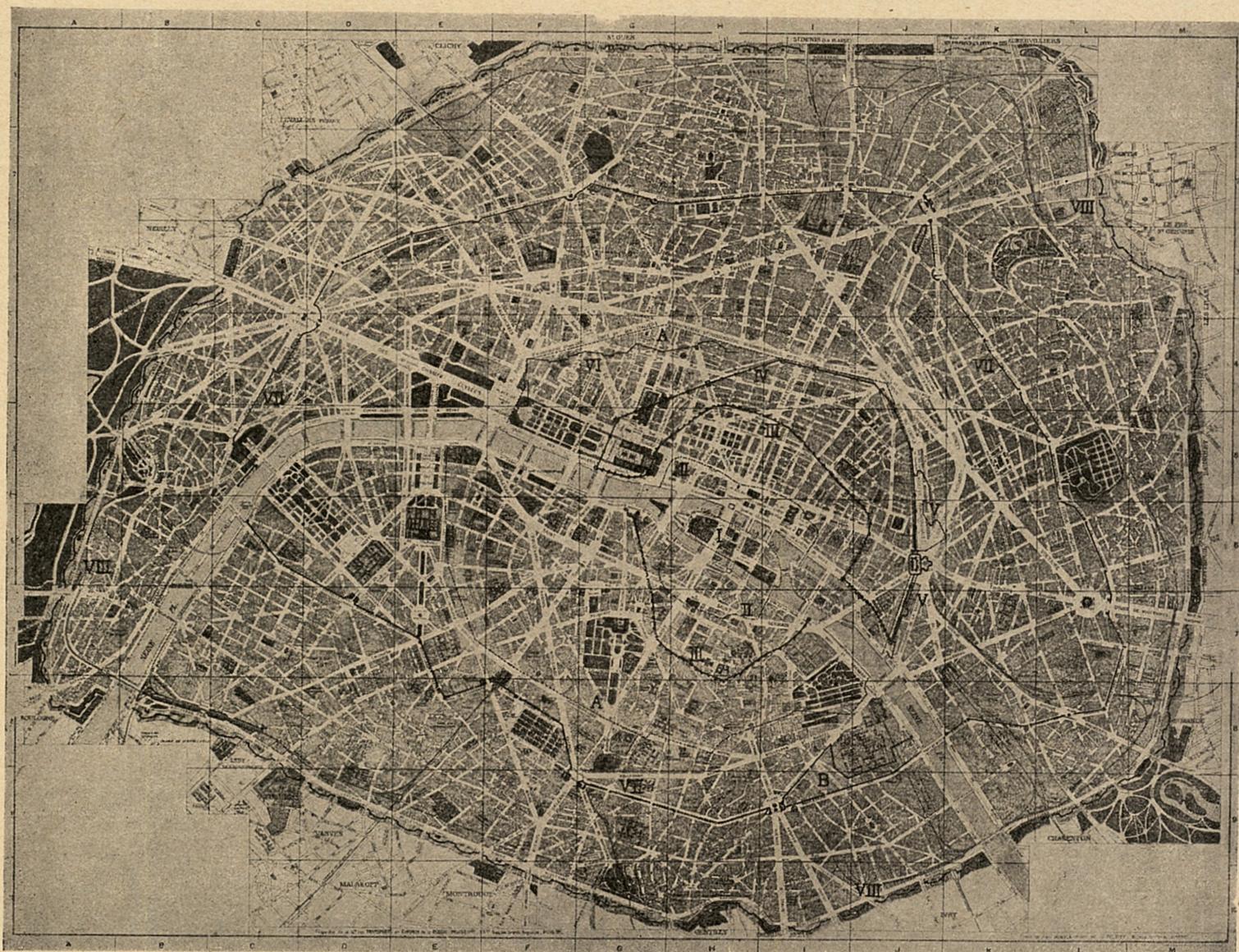
François I^{er}, frappé par la magnificence des grands Palais qu'il a admirés en Italie, fait venir de ce pays et s'attache des artistes qui vont donner un essor tout nouveau à l'art de construire ; c'est bien à une Renaissance de cet art que nous assistons ; il suffit de visiter le château

de Blois pour juger de l'heureuse influence des artistes italiens.

François I^{er} fait démolir le Louvre de Philippe-Auguste qui est beaucoup plus une forteresse qu'un Palais ; la sombre demeure avec ses défenses massives, fait place à une architecture légère et à une riche décoration ; à ce moment, plus de 60 rues sont ouvertes dans la ville et les faubourgs. Le désir de bâtir est si fort que Henri II est obligé, par un Edit de 1549, d'en arrêter le progrès. Peut-être faut-il voir là le désir d'assigner au Paris de l'époque des dimensions qui restent en harmonie avec l'aménagement du centre. Il fait même entreprendre en

1553 la construction sur la rive droite d'une nouvelle enceinte devant renfermer les Tuileries la rue du Faubourg Saint-Honoré et rejoindre l'ancienne enceinte à la Porte de Saint-Denis.

Les travaux sont toutefois ralentis ou suspendus sous les règnes de Charles IX et Henri III, pendant lesquels Paris est ensanglanté par les luttes de religion et les Ligueurs. Toutefois, vers la fin du règne de Henri III, le besoin de faciliter les relations entre la rive droite et la rive gauche se fait sentir d'une façon pressante et on décide de construire le « Pont Neuf » ; c'est le premier ouvrage en matériaux solides qui est édifié sur la Seine : les ponts construits jusqu'alors en bois



- I. 1^{re} enceinte. *Epoque Gallo-Romaine* (1^{er} siècle).
- II. 2^e enceinte. *Charles le Chauve* (vers 840).
- III. 3^e enceinte. *Philippe-Auguste* (1180 à 1200).
- IV. 4^e enceinte. *Charles V* (vers 1370).

- V et VI. 5^e enceinte. *Henri II à Louis XIII* (1553-1650).
- A. *Limites administratives sous Louis XV.*
- VII. 6^e enceinte dite *des Fermiers Généraux*.
- VIII. 7^e enceinte. *Louis-Philippe* (1841 à 1845).

avaient été maintes fois détruits par les inondations ou les incendies. Le 31 mai 1578 Henri III pose la première pierre du Pont Neuf qui ne sera terminé que sous le règne de Henri IV.

La superficie intra-muros atteint 567 hectares; la nouvelle enceinte donne à la capitale les dimensions suivantes : du nord au sud, 2 km. 700 ; de l'est à l'ouest, 3 km. 500.

Ce n'est guère qu'à partir de cette époque que se fait réellement sentir le besoin d'utiliser des voitures. D'après l'historien Sauval, les deux premiers carrosses qu'on voit à Paris appartiennent, l'un, à la Reine, femme de Henri II et l'autre, à Diane de Poitiers, sa favorite.

En 1580, sous Henri III, il n'y a que trois carrosses. C'est que le carrosse est considéré comme un objet de grand luxe ; l'opposition du Parlement n'est d'ailleurs pas favorable à leur emploi, les avocats, les conseillers, on tellement l'habitude de la mule que l'emploi des carrosses les effraie ; sous Charles IX, ils demandent même que l'usage des carrosses soit interdit à Paris.

Mais Henri III fait table rase des rigoureux édicts de ses prédécesseurs et réglemente le service des Messagers Royaux. Il en permet l'usage aux particuliers. Le Service des Messagers Royaux transporte les dépêches du Gouvernement, les sacs des procès civils et criminels, les voyageurs, les lettres, l'or, l'argent et les marchandises d'un petit volume : c'est l'origine des services de « Coches et Messageries ». Le fisc, qui ne perd jamais ses droits, établit un impôt sur la « ferme des voitures et Messagers Publics ».

Les carrosses sont encore bien primitifs. Ils ne sont pas suspendus et leurs deux essieux sont fixes ; le train de devant ne pivote pas ; on conçoit que le déplacement de carrosses de ce genre soit particulièrement difficile dans les rues étroites, tout changement de direction entraînant, pour les roues avant, un ripage important qui ne peut qu'être fort désagréable sur les pavés en grès « gros et forts » de Philippe-Auguste.

Si deux voitures doivent se croiser, l'une est obligée de s'arrêter pour laisser aux piétons le moyen de s'abriter ; il n'y a en effet, pas d'emplacement réservé aux piétons, puisque jusqu'alors toute la chaussée leur appartenait.

Aussi, le 14 mai 1610, lorsque Henri IV se rend du Louvre à l' Arsenal pour rendre visite à Sully, la voiture royale ayant rencontré, rue de la Ferronnerie, une voiture de foin, ses valets de pied doivent chercher refuge sous les portes cochères voisines ; le fanatique Ravailiac, qui suivait la voiture depuis le Louvre, profite de l'embarras qui prive momentanément la voiture royale de son escorte, se précipite sur le roi et le frappe de trois coups de poignard.

A partir de 1620, le nombre de carrosses va en s'accroissant. « On ne compte plus les véhicules à Paris », disent les chroniqueurs, qui ne soupçonnent pas encore la possibilité de chiffres auxquels nous habituent les statistiques actuelles.

L'abondance de tant de véhicules ne tarde pas à rendre difficile et dangereuse la circulation à pied et, dès cette époque, les ordonnances de police se succèdent pour essayer de protéger le piéton, déjà considéré comme « indésirable » par les « cochers ».

La chaise à porteurs fait son apparition. La première avait été utilisée par la reine Marguerite, femme de Henri IV, et l'usage s'en était assez rapidement répandu puisque, en 1639, un privilège est accordé au Marquis de Montbrun pour l'exploitation d'un service public de chaises à porteurs ; toutefois, les particuliers peuvent avoir leur chaise à eux.

Sous Louis XIII, est créé un service de « coches de voyages » pour 43 villes de province ; les écrits de cette époque donnent d'ailleurs la liste des points et dates de départ. Nous apprenons que le coche d'Auvergne est logé rue de la Cossonnerie « Aux 4 fils Aymond », et « part quand il peut ».

Ces coches offrent 8 places et sont tirés par 5 ou 6 chevaux ; ils doivent être conduits par 2 cochers montés en postillon.

On sent déjà que la partie centrale de Paris souffre d'une extension pour laquelle elle n'a pas été prévue et l'autorité royale essaye de freiner cette extension.

Louis XIII fait reprendre, en 1633, la construction de l'enceinte abandonnée sous Henri III; celle-ci renferme les Tuileries, passe à l'angle de la rue Royale et du boulevard de la Madeleine

actuels, et, de là, se poursuit en direction de la Porte Saint-Denis où elle devait rejoindre l'enceinte de Charles V. Toutefois les travaux ne seront pas terminés et elle s'arrête à la rue du Faubourg-Poissonnière.

En 1638, il fait borner, sur la rive gauche, les limites d'interdiction de bâtir, jalonnées par les points actuels suivants :

Rue du Bac ; rue d'Assas ; rue Denfert-Rochereau ; l'Observatoire ; les Gobelins ; la rue des Fossés-Saint-Marcel ; le quai Saint-Bernard près du Pont d'Austerlitz.

La superficie est de 1.103 hectares, la plus grande dimension est de 3 km. 700.

A la fin du règne de Louis XIII, est également créé un service de voitures de louage pour le transport des voyageurs à travers la ville.

L'entrepôt de l'exploitation est établi rue Saint-Martin en face la rue de Montmorency à l'enseigne de Saint-Fiacre ; les voitures prennent le nom de leur patron.

La concurrence ne tarde pas à jouer et, au mois de mai 1657, M. de Givry obtient des lettres patentes l'autorisant à faire stationner dans les Carrefours, lieux publics et commodes de la Ville et des faubourgs, tel nombre de carrosses, calèches ou charrettes, attelés de deux chevaux, qu'il juge à propos pour être exposés de 7 heures du matin à 7 heures du soir et être loués à tous ceux qui en ont besoin, à l'heure, à la demi-heure, à la journée. Le tarif est de 18 sols la première heure.

En 1662, commencent à circuler les carrosses à 5 sols par place, qui suivent des routes déterminées et partent à heures fixes ; c'est la première apparition d'un service de transports en commun. (Voir numéro 1 de cette Revue et article de M. Barthélemy, dans le numéro 5 février 1930).

Ces carrosses soulèvent maintes protestations en raison du péril qu'ils font courir aux piétons. Pascal lui-même ne craint cependant pas de commander une entreprise de carrosses à cinq sols ; on lui attribue même à l'époque, avec quelque acrimonie d'en être l'inventeur en même temps que le conducteur. On exagère. Rappelons cependant, que Pascal a inventé la brouette et le haquet. Vers 1666, les carrosses à cinq sols, méprisés, connaissent, après quatre ans de vogue, la défaveur du public et c'est la fin du premier service de transport en commun.

On nous cite aussi, comme faisant son apparition à cette époque, la Vinaigrette, voiture à 2 roues traînée par un homme. Nous avons encore vu à Beauvais, vers 1900, au voisinage de la Place Jeanne Hachette un véhicule de ce genre, dont l'emploi constituait plutôt une curiosité.

Sous le règne brillant de Louis XIV la locomotion se développe forcément : les fréquents déplacements de la Cour et d'une suite toujours plus nombreuse donnent, en quelque sorte, l'occasion, à la noblesse et au clergé, d'étaler leur luxe et leurs équipages ; la riche bourgeoisie elle-même cherche à rivaliser avec la noblesse. La Bruyère nous parle de la folie des carrosses comme aujourd'hui certains parlent de l'exagération du nombre des automobiles ; l'importance d'un personnage est estimée d'après celle de son équipage. « Les femmes ruinent leurs maris et leurs amants en équipages ». Peut-être n'y a-t-il qu'une légère transposition à faire pour dépeindre la situation de 1930.

Ceux qui ne peuvent avoir carrosse emploient les chaises à porteurs ; elles sont très en faveur à la Cour et à la Ville, elles vivent à la paresse et à la volupté et deviennent de véritables bouddhas.

Il est de bon ton pour les grandes dames de se rendre à la messe dans leur chaise.

En 1667, un service de « Chaises bleues » est créé et a son siège rue du Mail ; le prix de la location est de 30 sols pour la première heure, 24 sols pour les heures suivantes. Les porteurs ne tardent pas à devenir exigeants et à profiter des temps de pluie pour exiger un prix plus élevé que le prix imposé.

D'autres se reposent dans leur chaise, tolèrent même que des usagers y passent la nuit, ce qui les remplit de vermine et de mauvaises odeurs.

Paris avec toutes ses manifestations d'activité exerce une telle attraction que toute la zone à l'intérieur du bornage, établi en 1638 par Louis XIII, est construite, et que, en 1674, Louis XIV est obligé de reculer les limites de ce bornage suivant un tracé jalonné par les points actuels suivants :

Sur la Rive droite

La Place de la Concorde ; l'Eglise Saint-Philippe-du-Roule ; rue de la Boétie ; Notre-Dame-de-Lorette ; square Montholon ; rue Faubourg-Poissonnière ; rue Ambroise-Paré ; carrefour Faubourg-Saint-Martin-rue Lafayette ; rue Saint-Maur ; boulevard Ménémontant ; boulevard de Charonne ; boulevard de Picpus ; place Daumesnil ; pont de Tolbiac.

Sur la Rive gauche :

Avenue Bosquet ; avenue de Saxe ; boulevard Edgar-Quinet ; boulevard Saint-Jacques ; Les Gobelins ; le Pont de Tolbiac.

On couvre de bâtiments les emplacements encore disponibles, on comble les fossés de Philippe-Auguste et on démolit les portes pour obtenir une communication plus facile entre la Ville et les Faubourgs.

Louis XIV assurant par ses conquêtes la sécurité de sa capitale, les fortifications sont jugées inutiles et démolies ; leur emplacement est réservé à des promenades et de grandes artères de circulation correspondant, sur la Rive droite, à nos Grands Boulevards actuels.

On ne laisse subsister que les Portes Saint-Martin et Saint-Denis, décorées à la gloire de Louis XIV.

Il faut noter en passant que, après la disparition de Colbert, le désordre des finances ne permet plus de continuer l'effort qu'il avait fait pour l'entretien des chaussées et que, même à Paris, les rues sont impraticables.

Sous Louis XV, les limites administratives de la ville, sont fixées sur la rive droite, aux Grands Boulevards actuels.

Sur la Rive gauche, sensiblement, aux :

Boulevard des Invalides ; boulevard Montparnasse ; boulevard de Port-Royal ; boulevard de l'Hôpital.

La superficie de la ville est alors de 1.337 hectares.

Sous Louis XV la chaise à porteurs est encore très en faveur.

On peut se rendre compte, au Cabinet des voitures de Trianon, du luxe de certaines chaises de cette époque : on peut y remarquer comme une merveille d'art la chaise de Marie Leczinska, femme de Louis XV.

Sous Louis XV et Louis XVI la construction des carrosses s'améliore ; jusqu'en 1753, on se plaignait du bruit des carrosses et de la brutalité des cochers ; en 1753, est introduit, par Dupin de Chenonceaux, un nouveau modèle de carrosse suspendu approuvé par l'Académie des Sciences.

Sous Louis XVI, Turgot élargit un certain nombre de routes et crée de 5 à 6 mille lieues de routes nouvelles. Il en résulte une amélioration du service postal, mais les voyageurs deviennent exigeants et l'œuvre de Turgot est fortement attaquée ; on met encore huit jours pour aller de Paris à Bayonne.

Ce n'est guère que beaucoup plus tard, sous la Restauration, qu'on profitera de l'amélioration des routes et des ponts.

Sous Law, l'orgueil et l'intrigue s'emparent des plus solides cerveaux, il en résulte comme une folie de luxe inconnue jusqu'alors du public. « Paris est si plein de carrosses qu'on ne peut passer dans une seule rue sans blesser ou tuer quelqu'un ».

Peu à peu, la chaise, encore très employée à Versailles où les routes ne sont pas obstruées, est délaissée par suite des difficultés de circulation.

Déjà en 1783, la difficulté de circulation en raison de l'étroitesse des rues est tellement grande que, Louis XVI ayant voulu faire lever le plan des rues de Paris en vue de préciser les alignements pour bâtir, on est obligé de lever ce plan la nuit à la lueur des flambeaux, les difficultés de circulation ne permettant pas d'opérer le jour.

Le carrosse devient un objet de haine et, par son excès de vitesse, déchaîne l'animosité de tous les piétons. Au mois de juin 1790, un ordre de l'Assemblée fait supprimer les armoiries des voitures.

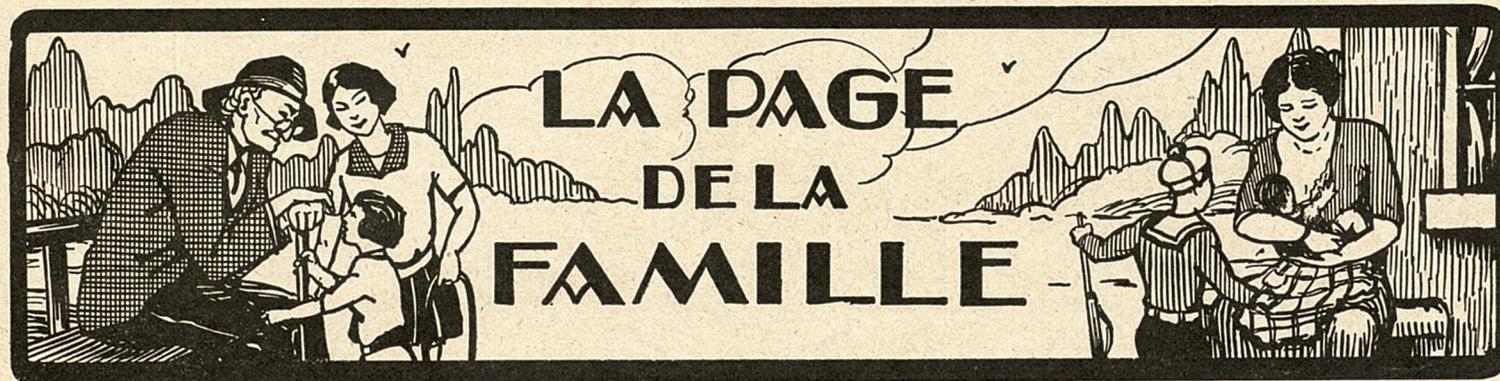
Le Conseil Général de la Commune de Paris interdit la circulation des voitures portant encore des armoiries ; puis, c'est l'arrestation du Roi à Varennes dans sa berline, grâce à l'insouciance des postillons, et, le 21 janvier 1793, c'est dans une charrette que le Roi est conduit à la guillotine.

(A suivre).

A. ROUSSEL,

Ingénieur A. M. E. S. E.

Attaché à la Direction Générale de l'Exploitation et des Services techniques.



VERS LE BONHEUR PAR LES ENFANTS (suite)

L'Hygiène des Enfants

Bonnes précautions.

On néglige trop d'appliquer les règles de l'hygiène en ce qui concerne les enfants. La principale règle de l'hygiène est d'observer la propreté.

Continuez à prendre avec votre enfant, à mesure qu'il grandit, toutes les précautions que vous avez dû prendre quand il était tout petit.

Veillez à ce qu'il respire librement par le nez. La respiration continue par la bouche, le jour ou la nuit, malgré vos soins, n'est pas naturelle. Il faut consulter le médecin pour en connaître la cause, car cela peut provoquer chez votre enfant une maladie longue à guérir et retarder son développement physique et intellectuel.

Apprenez-lui à se moucher en débarrassant une narine après l'autre.

Apprenez-lui aussi à se gargariser. Beaucoup de maux de gorge peuvent être évités par ce moyen que peu de personnes savent pratiquer, parce qu'on ne le leur a pas appris.

Le lever.

Habituez votre enfant à se réveiller seul à une heure régulière, fixée suivant son âge, son tempérament, le travail qu'il a à faire, et à se lever dès qu'il est réveillé.

Faites-lui faire, dès qu'il est levé, des mouvements qui assurent le bon fonctionnement de ses organes ; qu'il respire longuement, profondément, l'air pur devant la fenêtre ouverte ; qu'il se lave à grande eau.

Il ne faut pas laisser votre enfant veiller tard, ni pour s'amuser, ni pour travailler. Faites-le coucher assez tôt pour qu'il dorme 10 heures, 9 heures, puis 8 heures, suivant son âge.

Chaque soir, avant qu'il se couche, faites-lui faire une toilette de nuit. Veillez à ce qu'il se débarrasse des poussières, de la crasse provenant des jeux et du travail de la journée.

S'il se couche bien propre, dans un lit bien aéré, il dormira bien et se portera bien.

Son linge de nuit, ses draps de lit s'en trouveront bien aussi.

La toilette du corps.

Il faut laver votre enfant, garçon ou fille, à grande eau, au moins une fois par semaine. Ayez pour cela dans votre logement, une installation simple : un grand baquet, un tub, dissimulé derrière un rideau mobile.

Il est nécessaire que vous voyiez fréquemment votre enfant complètement nu afin de vous assurer qu'aucune déformation, aucune maladie ne le menace et que son développement se fait régulièrement.

Si l'enfant est élevé sainement, il n'éprouve aucune honte à se montrer nu à son père et à sa mère, même quand il est déjà grand. Ce qu'on appelle « la pudeur » chez les enfants n'est que le résultat de préjugés, de sentiments faux qu'on leur donne, mais qu'ils n'ont pas naturellement. On le voit bien, en été, lorsqu'ils sont en bande dans la rivière, ne songeant qu'à s'amuser, à gambader sans aucune pensée mauvaise.

Soins intimes.

Quand l'enfant est devenu grand, les parents ne s'occupent plus de certaines parties de son corps qui, lorsqu'il était tout petit, demandaient des soins continus. Cette négligence est le résultat d'un préjugé regrettable.

Les organes génitaux, l'anus, sont le siège d'inflammations fréquentes et graves, de démangeaisons, parce que les sécrétions des muqueuses sont irritantes et parce que les replis de la peau ne permettent pas un nettoyage facile.

Pour éviter les démangeaisons, les inflammations souvent très douloureuses, il est nécessaire de tenir ces organes dans un état de propreté continue, mais votre enfant ne prendra les soins nécessaires que si vous lui en signalez la nécessité et si vous lui en donnez l'habitude.

Veillez donc à ce qu'il prenne chaque jour les soins qu'on appelle les « soins intimes ».

La tête, les cheveux.

Lavez la tête de votre enfant, ou faites-la lui laver fréquemment. Il faut que le cuir chevelu soit propre. Veillez-y surtout pour votre fillette.

Il n'est pas bon qu'un garçon porte les cheveux très longs, parce que le nettoyage est difficile.

En outre ce mode de porter les cheveux longs est disgracieuse et gênante pour des jeunes gens qui, en raison de leurs occupations, ne peuvent pas conserver à leur chevelure sa belle ordonnance.

La bouche, les dents.

Habituez votre enfant à se rincer la bouche, à se brosser les dents, après chaque repas. Il y a maintenant un grand nombre d'enfants qui ont une mauvaise dentition. Cela tient sans doute à l'abus des bonbons, des sucreries, mais aussi à la fermentation des parcelles d'aliments restées entre les dents. Cette fermentation amène la carie. Qui a de mauvaises dents n'a pas un bon estomac, et sans un bon estomac, on n'a pas une bonne santé.

Les mains, les ongles.

Ne laissez pas croire à votre enfant qu'on ne peut pas avoir les mains propres quand on se livre tous les jours à des occupations salissantes.

Le travail laisse des traces ineffaçables sur les mains, mais les traces du travail qui restent après le lavage ne sont pas de la malpropreté.

Obligez-le à se laver soigneusement les mains avant et après le repas ; ne le laissez jamais prendre des aliments, pain ou chocolat, avec des mains sales.

Empêchez-le de ronger ses ongles ; c'est malpropre, dangereux et douloureux. Faites-les lui couper et brosser quand, plus tard, il reviendra de l'école ou de l'atelier.

La coquetterie et l'hygiène.

Avoir les cheveux bien peignés et bien propres, les dents blanches, les ongles propres et bien taillés, ce n'est pas de la coquetterie, c'est de l'hygiène.

Le temps passé à la toilette pour obtenir la propreté dans toutes les parties du corps n'est pas du temps perdu ; c'est du temps employé à acquérir la santé sans laquelle il n'y a pas de vrai bonheur.

Maladies et accidents.

Quoi que vous fassiez, votre enfant aura probablement une ou plusieurs de ces maladies peu graves quand elles sont soignées dès le début : rougeole, coqueluche, scarlatine, mais qui peuvent devenir graves par leurs conséquences quand on les néglige ou quand elles se développent dans un milieu où l'on n'observe pas les règles de l'hygiène.

Il s'enrhumera, il aura parfois mal à la gorge, il aura peut-être les paupières enflammées, etc..

Il lui arrivera aussi d'avoir de l'embaras gastrique, de se couper, de s'égratigner, de tomber en courant, etc..

Tout cela, le plus souvent, n'est pas bien grave, mais il faut que vous puissiez lui donner avec intelligence les premiers soins nécessaires.

Les premiers soins.

Apprenez à reconnaître les caractères des maladies les plus communs, à faire une infusion, à appliquer des compresses, à faire un cataplasme, à poser des ventouses, à soigner une coupure, une brûlure, à faire proprement un pansement, etc..

Il y a, pour faire toutes ces choses simples, une manière préférable aux autres et moins connue qu'on ne croit.

Les malades.

Apprenez aussi à soigner un malade. Il y a beaucoup de personnes très dévouées, pleines de bonnes intentions, qui fatiguent les malades au lieu de les soulager, qui les effrayent au lieu de les rassurer.

Si votre enfant est malade, donnez-lui confiance en la guérison et il guérira plus vite. Ne lui laissez pas voir vos craintes qui le rendraient plus malade encore.

Il y a des enfants qui se plaignent pour un rien, qui sont « douilletts » qui poussent des cris terribles ou se trouvent mal à la vue d'une goutte de leur sang.

Rendez-les plus courageux ; prouvez-leur doucement, sans les contrarier, qu'ils ne sont pas aussi gravement blessés qu'ils le croient.

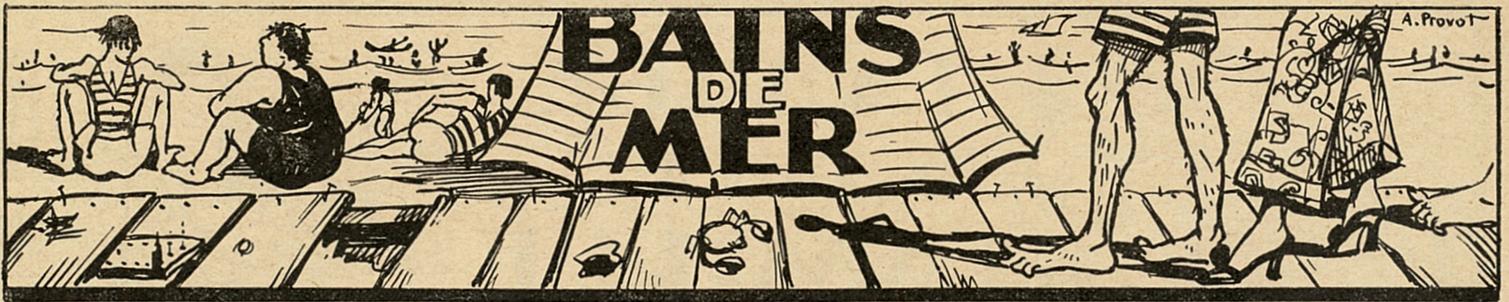
Il faut qu'un enfant s'habitue à supporter le mal et la souffrance. Mais il ne faut pas que, sous prétexte de se montrer courageux, il cache à ses parents le mal qu'il éprouve réellement.

La chambre des enfants.

Il n'est pas bon que les enfants déjà grands couchent dans la même pièce que les parents. Mais il est parfois difficile de faire autrement. Faites les sacrifices nécessaires pour que les enfants aient leur chambre. Ayez une chambre pour vous, une pour vos garçons, une pour vos filles. Il n'est pas nécessaire qu'elle soit grande, mais il faut qu'elle soit claire et facile à aérer. Vous payerez un loyer plus élevé, mais vous donnerez de la santé à vos enfants et vous économiserez les frais de médecin et de pharmacien.

Habituez vos enfants à faire eux-mêmes leur lit, à orner eux-mêmes leur chambre, à la tenir propre et bien en ordre. Vous aurez à faire vous-mêmes, quand vous le jugerez utile, un nettoyage complet. (A suivre).

A. BOSTSARRON,
Inspecteur de l'Enseignement Primaire.



SOUVENIR DE VACANCES

Oh ! les bains de mer ! On n'entend parler que de bains de mer ! Bains de mer par-ci, bains de mer par-là, et les voitures pleines de malles, les gares bondées ! Ça fait bailler le bourgeois. Moi aussi j'ai baillé ; seulement j'ai voulu voir et je suis allé aux bains de mer !

J'ai pris le train — des troisièmes — aller et retour. A l'arrivée en descendant à la gare, pas plus de mer que sur ma main. J'ai demandé à un employé où était la mer. Il m'a indiqué une rue mal pavée, un réverbère au bout et m'a dit : c'est là.

Alors j'ai vu la mer.

Figurez-vous... de l'eau, de l'eau qui ne finit jamais. C'est affreux.

Je suis allé à l'hôtel. Un hôtel très bien. Un Monsieur très bien, comme l'hôtel, m'a fait donner une chambre... au cinquième, au fond de la cour. A Paris, on appelle ça une chambre de bonne. Aux bains de mer, c'est une bonne chambre. J'y suis monté, — je l'ai trouvée mauvaise. Une vue de derrière, ça n'est pas grand-chose. Je suis redescendu pour déjeuner. Un monde fou, les uns sur les autres pour manger et pour manger mal.

Par exemple, il y a beaucoup de garçons ; seulement comme tout le monde les appelle en même temps, ils ne servent personne, ils crient :

Voilà, voilà !

Mais ils ne viennent jamais ; on étouffe.

J'étais en nage, je suis retourné voir la mer. Toujours la même chose, unie comme un fromage de Hollande !

Alors je suis entré dans un jardin pour entendre de la musique. Un monde fou. On se marche sur les pieds. Les hommes regardent les femmes, les femmes les hommes, et quand c'est fini, on s'en va... au bord de la mer ! Je commençais à en avoir assez de la mer !!!

Il est quatre heures, c'est le moment des bains. Sur la plage se trouvent des cabines. Figurez-vous des guérites de soldats fermées. Des masses de guérites de soldats fermées, les unes à la file des autres.

On s'y déshabille dans ces guérites. Les femmes en sortent avec des costumes... je ne vous dis que ça ! — j'en ai vu de charmantes...

J'ai vu aussi de grosses grosses femmes courtes à côté de grandes grandes minces. Des petites, des jeunes, des vieilles. Tout ça péle-mêle.

Et les hommes ! oh ! les hommes ! c'était à pouffer de rire. Des gros ventres sur de petites jambes. Des têtes rondes, chauves...

J'ai vu encore des guérites à roulettes qu'on faisait avancer dans la mer. J'ai demandé à un monsieur si c'étaient des personnes malades qu'on transportait, je ne sais pas ce qu'il m'a répondu. Il m'a parlé de mer qui se retire. J'ai haussé les épaules. Il était cinq heures. Voir tous ces gens se baigner ça m'a donné envie d'en faire autant. Je nage comme un wagon, mais ça ne fait rien.

Je suis entré bravement dans la mer et me suis écorché les pieds. Il n'y a pas de fond de bois comme à Paris ! C'est un fond de cailloux.

Pendant que je regardais mes pieds, je n'ai pas vu une vague qui arrivait et qui a passé par dessus ma tête. J'ai eu peur, j'ai ouvert la bouche — quand on a peur, on ouvre toujours la bouche — et j'ai avalé une de ces gorgées d'eau ! Pouah ! c'était salé. J'ai voulu cracher : va te faire lanlaire, une seconde vague et encore plein la bouche, et toujours salé ! J'en avais assez.

Je suis parti ; seulement, je suis toujours à me demander pourquoi, ce jour-là, l'eau était salée.

Il se faisait tard ; l'heure du dîner. La salle encore pleine, une chaleur lourde. Ça m'a ôté

l'appétit. J'ai tout de même pris du potage et demandé du poisson ; on m'en apporte un qui a une drôle de mine. Il est mou. Je me plains. Le garçon me dit :

« Monsieur sait bien que, par cette chaleur, le poisson ne peut arriver frais ».

— « Arriver d'où ça ? »

— « De Paris, Monsieur ».

Ah ! venir aux bains de mer manger un poisson de Paris ! c'est trop fort ! Je me suis levé et je suis allé faire un tour au bord de la mer. Toujours cette mer bête ; c'est une obsession ! Le Casino était ouvert. Je suis entré, il faisait trop chaud. Je suis sorti. Le froid m'a saisi à la gorge. Je suis allé me coucher. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Il y avait bal à l'hôtel. Probablement des gens riches qui étaient venus pour se reposer.

Le lendemain, en me levant, je ne pouvais plus parler. J'ai demandé le médecin, qui m'a conseillé de partir me soigner à Paris, en ajoutant que la brise de la mer m'était nuisible. Je suis descendu payer ma note. On m'avait compté le bal des gens riches... Les additions aussi sont salées au bord de la mer.

J'ai essayé un quart d'heure de rabais ; mais inutilement.

Je suis parti furieux... au bord de la mer ; oh ! cette mer ! quel cauchemar ! Je lui ai tourné le dos et j'ai couru à la gare sans m'arrêter ; je me serais noyé. J'ai pris le train et suis arrivé à Paris. J'allais donc, enfin, me reposer ! Mais mon mal de gorge m'était tombé sur la poitrine pendant le voyage. J'en ai eu pour six mois dans mon lit.

Voilà ce que c'est que les bains de mer !

Lucien PUECH.

PETITE CORRESPONDANCE

G. L. Siège Social. — Non... ce n'est point Fulton qui inventa le premier bateau à vapeur, nous vous prions de vous reporter à notre article : « Quelques pages de la vie d'un fleuve », numéro 5 de l'Echo.

La France a donné le jour à Denis Papin, qui commença ses expériences en 1707. En 1753, l'abbé Gauthier, professeur de mathématiques à Nancy, présentait à l'Académie de cette ville un mémoire, dans lequel il proposait de faire marcher des grands navires avec une machine à vapeur de son invention ; ce rapport intéressant fut d'ailleurs repris en 1851 par Morin alors Directeur du Conservatoire des Arts et Métiers. Jouffroy ne commença ses expériences que vers 1776.

Mais peu de gens savent le nom du véritable « découvreur » de la machine à vapeur utilisable, il s'appelle Vayringue, un lorrain, né à Nouillonpond, près d'Etain en 1684 ; il habita Lunéville où il professait un cours de physique expérimentale ; là, il fabriqua des machines à vapeur pratiques qu'on expédiait au Pérou, pour y épuiser l'eau des mines et la faire monter à plus de 600 pieds. Le premier, il montra les défauts de la fameuse machine de Marly.

F. L. Dépôt de X... — Nous accepterons votre envoi avec plaisir et si vos poèmes sont tels que vous nous le dites, nous ne demandons pas mieux que de vous indiquer la marche à suivre pour les faire éditer à des prix raisonnables.

J. P. Siège Social. — Nous nous efforçons de répondre aux questions qui nous sont posées par le truchement de ce journal.

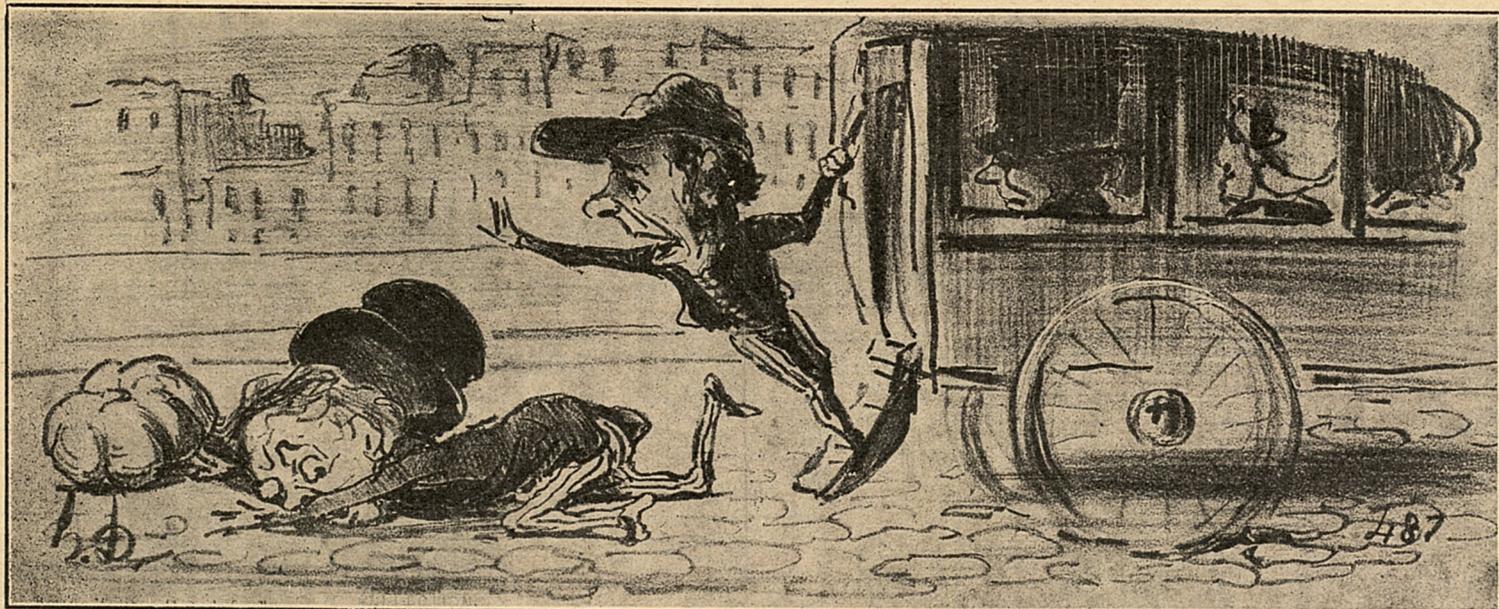
L. Dépôt des Lilas. — Oui, c'est au Couvent des Grands-Augustins, dont notre Siège Social occupe l'emplacement, que le roi Henri III institua l'ordre du Saint-Esprit, ancêtre de notre Légion d'Honneur. Tout ce que vous dites concernant le Couvent est assez juste ; nous traiterons dans le détail, tous les faits qui eurent pour théâtre le dit Couvent ; dans notre prochain numéro, vous lirez une chronique sur l'ordre du Saint-Esprit. En ce qui concerne les sévices dont vous me parlez, vous consulerez avec fruit à la bibliothèque nationale, l'ouvrage suivant : « Lettre à un ami sur le sujet des violences faites aux Pères Augustins » ; la cote de l'ouvrage est la suivante : LK 7 6.863.

C. R. Didot. — C'est exact, nous vous avons promis dans notre premier numéro la publication de la pièce : « L'Intrigue des carrosses à 5 sols », nous n'oublions pas nos promesses, vous aurez satisfaction, mais ne soyez pas trop pressé, nous avons tant de choses à publier pour votre documentation et votre distraction.

B. Siège Social. — Nous n'avons pas abandonné les « concours », au contraire, puisque nous recherchons actuellement d'importants et nombreux lots qui nous permettront prochainement d'organiser entre les lecteurs de notre journal une grande compétition.

Mme L. Siège Social. — Oui, les vieux journaux sont utiles ; ils remplacent le feutre sous les tapis, nettoient très bien les glaces, préservent des mites les lainages, servent à enduire de pâte les fourneaux et à les faire briller. On peut encore en faire des tapis très chauds qu'on pose sous les pieds dans les pièces carrelées. Là se bornent nos connaissances en la matière.

G. L.



Réflexions sur l'Omnibus au temps de Louis-Philippe

DEPUIS quelques années, les omnibus pullulent à Paris d'une manière inquiétante, à chaque instant ces voitures gigantesques vous croisent et vous éclaboussent ; dans certains quartiers, elles se succèdent avec une telle rapidité que vous ne pouvez faire cinquante pas sans en compter une demi-douzaine. Sur les boulevards et dans la Chaussée d'Antin, ces voitures circulent librement et sans plus de danger pour les piétons que les cabriolets de places ou de remises. Il n'en est pas de même dans les lignes qui sillonnent le centre de Paris, la Cité et le Quartier latin, où les rues étroites et passagères rendent la navigation de ces véhicules périlleuse comme un voyage d'outre-mer. Il y a des caps à doubler, des pentes raides à descendre, d'arides montagnes à gravir, de rudes abordages à éviter, des flots de peuple à fendre, des tempêtes à essuyer et des détroits à franchir non moins dangereux que celui de Magellan. La traversée n'est pas toujours heureuse ; le « Fait divers » des journaux fourmille quotidiennement d'aventures plus ou moins bizarres, d'événements plus ou moins dramatiques, que, malgré toute l'ardeur des chevaux, la prudence des cochers et l'habileté des conducteurs, les Omnibus ne pourront jamais éviter. C'est là l'histoire malheureuse, mais bien vraie, de toutes nos découvertes : utilité d'un côté, péril de l'autre. N'y aurait-il donc pas un remède à cela ?

On m'a parlé d'un conducteur qui n'entreprend jamais sa course sans recommander à Dieu son âme et celle des voyageurs. Terme moyen, il fait trois quarts de lieue en deux heures, et si — chose miraculeuse — durant son voyage, il ne lui est arrivé que d'écraser un chien, d'accrocher une dizaine de voitures, d'occasionner un encombrement sur une étendue de trois cents mètres et de voir son coche suspendu quelques secondes à l'auvent d'une boutique, à son arrivée, il se frotte les mains avec une joie que sa prochaine mise à la voile peut seule troubler.

Le médecin actionnaire.

Je tiens de bonne source que les médecins sont en majorité parmi les actionnaires d'omnibus. Serait-ce philanthropie de leur part ? Voici l'explication qui m'a été donnée.

Dans notre ordre de choses actuel, de même qu'un propriétaire est intéressé à voir le champ de son voisin ravagé par les débordements et ses vignes abîmées sous la grêle, parce qu'alors il vendra mieux, lui, son vin et ses seigles ; que l'actionnaire d'une Compagnie d'assurances mutuelles sur la vie est intéressé à voir mourir le plus grand nombre possible de ses co-associés, parce que les extinctions étant plus nombreuses, les dividendes qu'il doit recevoir, lui, seront plus forts ; que l'armateur est intéressé à ce que le navire de son ami intime, armateur lui aussi, s'enfonce au beau milieu de la mer, avec ses articles de Paris, ses ballots de soieries, sa bijouterie fausse, son capitaine, son équipage et la

femme du négociant, parce que son navire à lui arrivera seul au Chili ou ailleurs et qu'il pourra vendre sa cargaison facilement, à gros bénéfices et sans craindre la concurrence ; de ces raisons et de mille autres encore que je ne vous dirai pas, mais que vous pouvez deviner, le médecin, par cela seul qu'il est médecin — est intéressé à la prospérité et à l'accroissement des entreprises d'omnibus.

Tout calcul fait, il a été prouvé que trois voitures à six sous équivalent presque à un huitième de choléra permanent — c'est déjà quelque chose. Que serait-ce donc si l'on pouvait avoir le choléra tout entier, c'est-à-dire deux mille quatre cents omnibus ! Le médecin affectionne donc l'omnibus plus que toute autre voiture, non pour lui, il ne sort jamais qu'en coupé ou en cabriolet, mais pour la société entière qu'il porte dans son cœur, sur laquelle il est appelé à veiller, et puis un peu aussi — j'allais dire beaucoup — pour sa caisse qu'il est appelé à remplir.

L'Omnibus a quinze ou vingt pieds de long, dix pieds de haut, cinq pieds de large. Cette énorme machine, une fois le ventre plein de ses seize voyageurs, ne se meut pas toujours avec prestesse, il arrive même parfois qu'elle ne se meut pas du tout ; il arrive aussi, quand le cocher fouette trop fort et que les chevaux se fâchent, qu'elle renverse sur son passage quelque bonne femme, quelque vieillard ou quelque enfant jouant au milieu de la rue ; il arrive encore que la voiture verse dans les parages des rues Saint-Honoré, Saint-Denis ou Saint-Martin, et l'qu'elle écrase, en décrivant sa courbe, trois personnes sur le pavé, sans compter les seize voyageurs qui s'étoiffent dans l'intérieur, et se promènent les jambes en l'air, le cocher qui est allé tomber dans les vitrines d'un épicier et le conducteur qui mesurent, avec ses cinq pieds deux pouces, les conduites de gaz qu'on est en train de réparer.

Quelle aubaine pour le médecin du quartier ! avec quelle joie il s'arme de ses instruments ! avec quelle austerité il palpe les blessures ! Dans huit jours il prendra une nouvelle action aux Omnibus — vous savez avec quel argent ?

Les jours de fêtes.

Les voitures à six sous roulent sur le pavé de Paris depuis huit heures du matin jusqu'à minuit ; je dois ajouter que le service n'est pas le même dans toutes les Administrations. Pour certaines voitures par exemple, les départs ont lieu à intervalles de six à huit minutes, d'autres ne partent que de quart d'heure en quart d'heure.

L'extérieur de l'omnibus n'a rien de poétique, tout le monde en conviendra. Semblable à certains fruits dont l'écorce est rude, peu agréable à l'œil et le cœur savoureux et parfumé, l'omnibus renferme tous ses trésors, tout son intérêt sous sa carasse. Ce n'est pas que cet extérieur manque d'une certaine originalité, il a quelque chose d'exotique qui nous ferait certainement rire bien fort si nous n'étions blasés par l'habitude.

Les dimanches et les jours de fêtes aux environs de Paris, quand les tilleuls et les acacias sont en fleurs et que les jeunes filles peuvent tomber sur l'herbe sans craindre de se blesser autre chose que le cœur, les Omnibus se bariolent d'une quantité prodigieuse d'affiches sur lesquelles on peut lire à cinquante pas de distance :

*Grande fête à Pantin — Bal toute la nuit
Assemblée de Bercy — Matelote et fritures.*

Courses en bateaux et Farandoles.

Revue à Vincennes — Danse dans le bois.

Grandes eaux à Saint-Cloud — Feu d'artifice

Ces jours-là et les dimanches, les correspondances sont généralement suspendues. On n'a pas oublié que tout récemment encore le puits de Grenelle était pour les voitures à six sous une source intarissable de bénéfices d'autant plus clairs que l'eau était plus trouble et chargée d'animalcules. Tout Paris a vu le puits de Grenelle ! Aujourd'hui, je gagerais qu'un nouveau puits de Grenelle n'aurait pas le moindre succès. Un puits de vin attirerait plus longtemps la foule. La nuit avec ses deux lanternes vertes, rouges, jaunes ou bleues, que l'on peut prendre pour deux yeux enflammés, le fracas qu'il fait en ébranlant les maisons et le pavé des rues, le grincement continu de ses vitres toujours en émoi dans les coulisses des stores et sa girouette noire pirouettant de droite à gauche, et de gauche à droite, comme une queue étrange, la nuit, dis-je, l'omnibus à toutes les allures, toute l'apparence d'un monstre fantastique.

Le cadran compteur.

L'Omnibus est aux autres véhicules de ville, ce que la baleine est aux poissons, le plus gigantesque de tous. Il n'y a entre eux qu'une petite différence : on sent que l'une ne se nourrit que de menu fretin et que le ventre de l'autre peut contenir seize personnes vivantes, sans compter les paquets, les parapluies et les enfants.

Jonas était-il entré par la tête ou par la queue dans la baleine ?

On sait que l'Omnibus avale par la queue.

Une des choses qui inquiètent le plus un provincial de petite ville à son arrivée à Paris, c'est le cadran compteur de la voiture à six sous. Un de mes camarades de Collège le prit tout d'abord pour une horloge et régla d'après lui, sa grosse montre d'argent. Un autre beaucoup plus spirituel crut y voir une boussole. Il écrivit à ses parents : « J'ai vu ici de grandes voitures qui font, du matin au soir, de longs voyages dans Paris. Ces voyages sont entourés de tant de périls, que, pour plus de sécurité, on a appliqué une boussole au derrière de la voiture. Cela vous paraîtra bien naturel quand vous saurez que Paris n'a pas moins de 8 ou 10 lieues de circonférence et qu'un brouillard éternel voile sans cesse le soleil et la lune ». Il aurait pu ajouter : avec laquelle je suis, etc...

Edouard GOURDON.

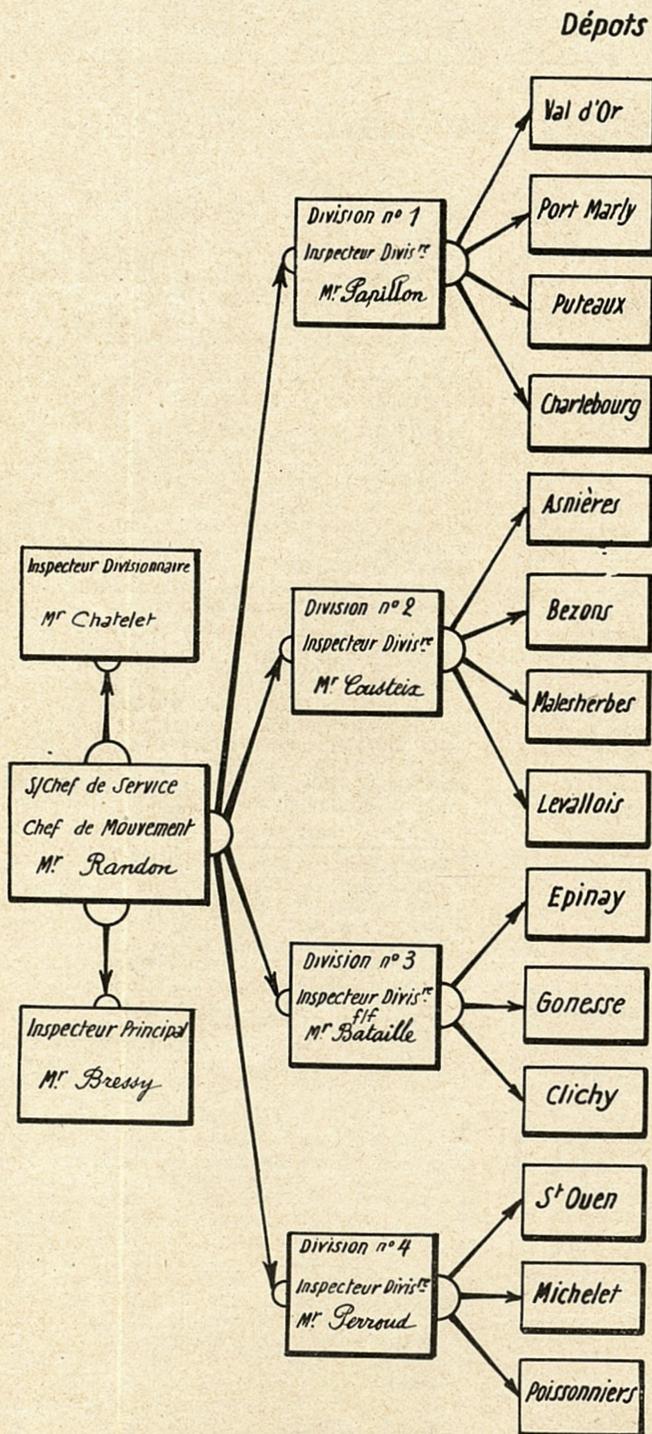
(Physiologie de l'Omnibus 1842)

L'organisation du travail à la S. T. C. R. P.

La Direction Générale de l'Exploitation et des Services Techniques (Suite)

LA DIRECTION DE L'EXPLOITATION COMMERCIALE (Suite)

Schéma d'organisation du "GROUPE NORD"



Chefs de Dépôt	Inspecteurs de Dépôt	Inspecteurs de Lignes	S/Inspecteurs de Lignes; Chefs contrôleurs	Lignes surveillées	Chefs machinistes	Comptables
m m Gonzalez		m. m. Harduin	m m Martin S.I	38 44. 75 EP	m m Ponchan Rougier Abline	m m Aubourg
	m.m Sahut					
Quinquis	Perret	Girault Brault	Lagorsse C.C Bellocq S.I Simon CC	SB EM EV 35 62 76 BE	Burdeyron Lacole Langelier Lavaud Moyset Veril Houx	Chollet
Brunaud	Salenson Touffu	Quarantais Garillon	Jupillat S.I	39 40 45	Felzine Ferraud-Plattet Nicolet	Guyot
Pihouée	Brenier	Pontoire Rome	Pourthe C.C Bernard C.C	62 63 61 64 EW EZ	Lenoir Caille Parent Bordet	Bizeau
Yeau	Barbry	Reff	Gouet C.C	S.EG. AL	Cognoux Charles Lapeyre	Fievet
Devillers	Dupuis	Bard Holderbach	Gandon C.C Borel C.C	C. D AZ. BD U UB	Gauthier Lefrançois Peigne Semblle	Crouzet
Bourveau	Thomas	Marchand R. Jouannot	Desimond S.I	42 54 69 77 ED EF	Grèze Héry Peron Philippoteaux Allain	Dore
Le Danois	Chameau	Hardy Touritte	Tournier C.C	9. 53. 11 6 65 48. 79	Agrech Anthoine Prudhan Soloman	François
Barthelemy	Duprat	Varennes Chadeau	Dubois SI	L. R. R ⁶¹ H. I	Blondel Encausse Gicquel Lamarre Turpin	Baijat
Guéguen ^{ff}	Ferrat	Rousseau C	Parasse C.C	36. 66. 73. FB	Busredon Curie Pognant Rebouillat	Ringenwald
Lemaire	Bonnel Margerit	Richert Dubois. E.	Meneglier C.C	30 31 34 10. 11A	Chauffier Louton Guillot Madelenat Mercier Perny	Fohanno
Girard	Tabor Meurice	Jourde Maillot Perreau Deniel	Millern C.C Crète S.I Lelouvier S.I	JAM. BJ. AI W.AJ. AY. EO. BS B. AH. AQ A. AD BK	Bouillon Chapelier Giesse Goureneau Gilly Haffinger Léon Rimbaud	Equoy



LES OMNIBUS OU "LA REVUE EN VOITURE"

(Vaudeville représenté à Paris, le 23 Mai 1828)

LA SCÈNE EST A PARIS PREMIER TABLEAU

Le Théâtre représente une partie du boulevard ; à droite une boutique de marchand de vins, à l'enseigne du « Cocher Fidèle » ; à gauche est écrit : « Tête de la Place ».



SCÈNE I

Un chanteur des rues, avec son violon. — Une chanteuse, avec tambour de basque. — Badauds des 2 sexes.

(Au lever du rideau, le chanteur accompagné de sa femme qui joue du tambour de basque, exécute sur son violon l'ouverture de la « Caravane » ; la foule est groupée autour d'eux).

PREMIER BADAUD

Ne poussez pas, jeune homme.

PREMIERE FEMME

Laissez donc entendre la musique.

LE CHANTEUR

La symphonie étant terminée, nous allons passer à la musique vocale... on entendra alternativement : « La réponse d'Isidore à Félicité ». « Les Houzards de la garde ». « Le Premier bouillon de l'Amour ». « La Critique raisonnée des tableaux du Muséum ». Le tout fait et composé par les sieurs Cadot et Duvernoy, Syndics des Aveugles et Présidents de la Société des Bergers de Syracuse ; il y a des cahiers à quatre et à six sous pour les personnes comme il faut, et à deux sous pour l'honorable Société qui m'écoute. Pardon, Messieurs, un cahier au troisième ? Voilà... (Il jette un cahier en l'air, la chanteuse en distribue aux assistants). Nous allons commencer par la Superbe chanson des Omnibus !...

LES BADAUDS

Ah !...

LE CHANTEUR

Silence ! et attention pour la ritournelle.

(Air : C'est l'Amour).

Vivent, vivent les Omnibus !
Roulons not'bosse
En carrosse,
Cum jampis et pédibus,
A pied nous n'irons plus,

Les Omnibus c'est la voiture
De la petit' propriété.
Contre une avers', l'hiver ça vous assure,
Et contr' la poussière, en été.

Roulant comme les maîtres,
L'boulangier port' son pain,
L'facteur porte ses lettres
Et dit en narguant le sapin:
Vivent, vivent les Omnibus, etc., etc...

Second Couplet !...

Que dit la petit' couturière
Qui r'port' ses rob'es et ses cann'zous ?
Que dit le jeune militaire,
Qui vient de toucher les cinq sous ?
L'Huissier qu'est en poursuite,
Le commis de bureau,
Le Médecin en visite
Et le saute ruisseau ?
Vivent, vivent les Omnibus, etc., etc...

Troisième et dernier couplet !

Les p'tits gens ne s'ront plus victimes
Du fier landeau numéroté ;
Car, moyennant vingt-cinq centimes,
Le malheureux n's'ra plus crotté.
Nous pourrons à la ronde,
D'un air de dignité :
Ecraser l'pauvre monde
Comm' la bonn' société.
Vivent, vivent les Omnibus !
etc..., etc...

(Ils sortent tous).

SCÈNE II

POUR BOIRE, LA COURSE, COUCOU

(Ils entrent en se tenant enlacés et le fouet à la main).

LA COURSE

Oui, chantez vos Omnibus !... Encore de la jolie marchandise...

POUR BOIRE

Dieu de Dieu, l'peuple Français est-il inconstant, frivole et volage !

COUCOU

Pas huit jours encore, qu'les Fiacres, les Carrioles et les Coucous tenaient le haut du pavé

LA COURSE

Maint'nant, nous v'là dans l'ornière.

POUR BOIRE

Sous la r'mise.

COUCOU

Au rancart.

LA COURSE

La Roue de la fortune a tourné, et les nôtres ne tournent plus.

POUR BOIRE

Les Fiacres n'sont plus qu'une « cintième » roue à un carrosse.

LA COURSE

Il faut ici de la philosophie... et du sang froid (appelant chez le Marchand de vin) : Garçon ! Un litre et trois verres, et un' voie d'eau clarifiée à nos ch'vaux... ces pauvres bêtes, il faut bien qu'ell's aient leur consolation !

(On apporte du vin, et ils s'attablent à la porte du cabaret).

COUCOU

Ah ! ça, y s'agit d'approfondir la chose... d'abord, qu'est-ce que c'est qu'les omnibus ?

LA COURSE

J'vas t'expliquer la traduction... Omnibus c'est un mot latin qui veut dire voitures pour les hommes.

POUR BOIRE

Du tout... c'est un mot anglais qui signifie voiture publique.

COUCOU

Au fait, une réflexion... moi, qui charge pour Saint-Maurice, Vincennes et Saint-Maur, ça n'peut pas m'atteindre, puisqu'ils n'roulent que dans la Capitale.

LA COURSE

Ils envahiront la Banlieue, je t'le dis ; ils l'envahiront !... et nous serons tous mis à pied.

POUR BOIRE

C'est l'bouleversement d'la nature entière... et l'monde n'peut pas durer longtemps comme ça.

LA COURSE

Témoin, la Comète qu'on nous annonce pour dans quatre ans... et qui doit faire la queue au globe terrestre.



Conducteur et cocher d'Omnibus
(Collection Hartmann).

Dessin de Darjou.

COUCOU

Eh ! ben, tant pire.

LA COURSE

Ou ben, tant mieux.

Air : Nous n'avons qu'un temps à vivre

Nous n'avons qu'quatre ans à vivre
Des heureux,
Des malheureux,
L'compte est inscrit sus l'grand livre

Pour l'an dix-huit cent trent' deux !
 Ell' aval'ra not' boul'ronde,
 Comme un' douzaine de biscuits,
 C'est à peu près comm' dans c'monde,
 Où les gros mangent les p'tits,

TOUS TROIS

Nous n'avons qu' quatre, etc..., etc...

LA COURSE

En allant dans c'te planète
 Du moins le cocher pourra
 Boir' du Vin de la Comète
 Vu qu'il n'y aura qu' celui-là.

TOUS TROIS

Nous n'avons..., etc..., etc...

(Ils se lèvent).

POUR BOIRE

En attendant la fin du monde, il faut manger
 et pour ça, il s'agit d'mettre des bâtons dans les
 roues des omnibus... d'rétablir l'équilibre dans
 nos voitures.

COUCOU

Oui... qu'il n'y ait que nous qui gagne son
 pain...

LA COURSE

Faut ben qu'tout l'monde vive.

POUR BOIRE

Et quand les hommes tranquil's et honnêtes
 s'entendront bien, ils enfonc'ront tous les autres

Air : *Barcarolle de la Muette*

Amis, la matinée est belle
 Nous v'la sur plac' pour aujourd'hui...
 Allons nous mettre en Sentinelle,
 Pour mieux guetter notre ennemi !
 Préparons bien notre vengeance !
 Cocher, parle bas,
 Fais claquer ton fouet en silence,
 Cocher, parle bas...
 Que l'inspecteur ne nous entende pas,
 Et l'Omnibus ne l'échappera pas.

TOUS TROIS

Préparons bien notre vengeance !
 etc..., etc...

(On entend parler dans la coulisse).

LA COURSE

Attention, vous autres, voilà z'un bourgeois.

POUR BOIRE

Mes amis, faut l'souffler aux omnibus.

coucou (regardant à la cantonade)

Ah ! v'nez donc voir, vous autres... On dirait
 de l'homme à barbe du Palais-Royal.

Air : *C'est le Comte Ory*

Quelle drôle de tournure !
 Quel costume singulier !
 J'nai jamais vu, je vous l'jure
 Un pareil particulier !

LA COURSE

Quell' barbe !... Quelle moustache !
 Dans un bois, il me f'rait peur,
 S'il avait seul'ment un' hache,
 Je l'prendrais pour un Sapeur !

POUR BOIRE (cherchant à se rappeler)

C'te tête là, j'lai vu peinte...
 Dans un' vieille complainte...
 Mais vraiment,
 Oui vraiment,
 C'est le Juif Errant !

LA COURSE et COUCOU

Quoi ! ce serait le Juif Errant
 Ah ! grand dieux ! quel événement.

SCÈNE III

LES MEMES, LE JUIF ERRANT, suivi de
 quelques passants.

CHOEUR GENERAL

Oui vraiment (bis)
 C'est le Juif Errant

(Les cochers et les passants font un mouvement
 d'effrot).

LE JUIF ERRANT

N'ayez pas peur, mes enfants ! quoi qu'errant,
 j'ne suis pas un vagabond... je suis tout simple-
 ment un citoyen de l'univers ; vous avez l'air
 de me prendre pour un revenant ; effectivement,
 je reviens de Turquie. Il n'y fait pas bon pour
 le quart d'heure... Figurez-vous qu'on voulait
 me traiter comme un Janissaire... quand j'ai vu
 ça, j'ai fait comme les Grecs... Je me suis affran-
 chi, et me voilà !



Le Juif errant.

LA COURSE

Dites donc, monsieur le Juif Errant, il y a
 longtemps qu'on n'a eu le plaisir de vous voir
 dans not' quartier.

LE JUIF ERRANT

Mais non !... Qu'est-ce qu'il y a que j'ai quitté
 mon petit appartement de la rue de la Juiverie...
 Deux cents ans, tout au plus !

LA COURSE

Alors vous avez eu le temps de voir du pays ;
 vous avez fait au moins votre tour de France.

LE JUIF ERRANT

J'ai fait deux ou trois fois le tour du
 globe, en me promenant, la canne à la main...
 un petit voyage sentimental...

LA COURSE

Vous avez dû trouver ben du chang'ment chez
 nous ?

LE JUIF ERRANT

Oui, pas mal... mais, d'après ce qu'on m'a
 dit... vous n'avez pas perdu au change.

Air : *de la Galopade hongroise*

Ah ! que c'est bien ! (ter)

Comme en France

On avance !

Ah ! que c'est bien ! (ter)

Je ne regrette rien !

Quel ardeur anime

Le nouveau régime !

Ah ! que c'est bien ! (ter)

Je ne regrette rien.

Tout en visitant

Les peuples du monde

A la ronde,

Je me souvenais

Que j'avais
 Ri chez les Français,
 Et, quand revenu
 Dans votre Patrie
 Embellie,
 J'ai vu ses progrès,
 A chaque pas je répétais :
 Ah ! que c'est bien ! (ter)
 Comme en France
 On avance !
 Ah ! que c'est bien ! (ter)
 Je ne regrette rien !

Clair

Comme l'éclair,
 S'échappe le gaz hydrogène ;
 Vos chemins de fer
 Déjà vont tous un train d'enfer
 Vous avez, dit-on,
 Au lieu de la Samaritaine,
 L'Opéra bouffon...
 Autre genre de carillon,
 L'Ancien Châtelet
 C'est

Maintenant le « veau qui tête ».
 Vos vieux boulevards
 Se sont transformés en bazards ;
 Si nous les quittons,
 Nous voyons, l'âme satisfaite,
 De riches greniers
 Où gémissaient des prisonniers !
 Ah ! que c'est bien (ter)
 Comme en France
 On avance
 Ah ! que c'est bien (ter)
 Je ne regrette rien.

Maint passage ouvert,
 Au piéton offre une retraite ;
 On verra, l'hiver,
 Tout Paris marcher à couvert...
 Cent journaux nouveaux
 Remplaçant l'antique gazette,
 Et l'on m'a conté
 Qu'ils diraient tous la vérité !...
 Chez vous,
 Les époux,
 Plus confiants avec leurs femmes,
 Ont proscrit enfin
 Le panier, le vertugadin ;
 Nul n'a contesté
 L'indépendance de vos dames ;
 Moi, pour la beauté,
 J'aime une sage liberté...
 Ah ! que c'est bien ! (ter)
 Comme en France
 On avance
 Ah ! que c'est bien ! (ter)
 Je ne regrette rien.

Le Signe d'honneur
 Jadis n'était dû qu'au courage ;
 Ce gage flatteur
 Appartient à plus d'un vainqueur ;
 Car,
 De toute part,
 A chaque gloire on rend hommage,
 Et la Croix de Mars
 Est aussi le prix des Beaux-Arts !
 D'un poste important
 Il n'est personne qu'on écarte ;
 Chez vous maintenant
 Il ne faut plus que du talent !
 Pour moi,
 Quel émoi !
 Quand on m'a parlé de la Charte,
 Bienfait d'un bon Roi,
 Qui dit : régnons avec la Loi !...
 Ah ! que c'est bien (ter)
 Comme en France
 On avance !
 Ah ! que c'est bien (ter)
 Je ne regrette rien.

POUR BOIRE

Mon* bourgeois... Si vous vouliez visiter la
 Capitale ou les rues adjacentes, nous sommes là,
 pour vous conduire en cabriolet ou en fiacre.

LE JUIF ERRANT

Comment, vous avez donc profité de mon
 absence pour instituer des fiacres et des cabrio-
 lets... c'est très ingénieux !

POUR BOIRE (bas aux autres)

S'il savait qu'il y a des « Omnibus »... mais...
 motus !

LA COURSE (idem)

Oui, motus sur les « Omnibus ».

LE JUIF ERRANT

Que sont donc devenues les chaises à porteurs ? Les vinaigrettes ?

LA COURSE

Les chaises à porteurs, avec la Samaritaine !... l'un portant l'autre.

LE JUIF ERRANT

Ah ! j'en suis fâché... ces pauvres vinaigrettes ! moi, j'aimais beaucoup...

Ah ! ça, mes enfants, combien allez-vous me prendre pour me transporter en voiture commodément ?

LA COURSE

Dame ! notre Bourgeois, vous savez... un cabriolet : 1 fr. 25 la course et 35 sous pour la première heure.

POUR BOIRE

En fiacre... 45 sous la première heure et 1 fr. 50 la course, voilà le tarif.

LE JUIF ERRANT

Diable... c'est cher !... Juste, deux livres tournois, c'est au-dessus de mes moyens.

LA COURSE

Au fait, le Juif Errant n'a que cinq sous dans sa poche.

SCÈNE IV

LES MEMES. — UN CRIEUR

LE CRIEUR

V'la la fameuse ordonnance de police, concernant les voitures dites « Omnibus » à cinq sous la course.

LE JUIF ERRANT

Qu'entends-je ?

POUR BOIRE (au crieur)

Veux-tu t'taire, gamin !

LE JUIF ERRANT

Non, non... laissez parler ce garçon... Parle, mon ami.

LE CRIEUR

Les cochers n'ont pas le droit d'exiger de pourboire.

LES TROIS COCHERS

Ah !

LE JUIF ERRANT

Pas de pourboire ! ça fait mon affaire... exactement l'emploi de mes capitaux !

(Aux Cochers). Dites-moi donc, mes bons amis, vous ne m'aviez pas parlé des « Omnibus ».

LA COURSE

Des casse cous !

COUCOU

Il a été prouvé qu'c'est plus dangereux qu'les chars à bancs.

POUR BOIRE

On y a volé deux montres et six mouchoirs.

LE CRIEUR

Laissez donc... vous dites ça... parc'que ça vous vexé !

POUR BOIRE

Ca nous vexé !... Nous !... Ça ne tiendra pas ! C'est du « Sainte Pélagie » tout pur !

LE JUIF ERRANT

Je crois que vous y mettez de l'esprit de parti (au crieur) : Où prend-on ces voitures-là ?

LE CRIEUR

Pardine ! le long du boulevard... il y en aura bientôt dans toutes les rues de Paris (On entend la trompette de l'omnibus). Tenez, voilà le signal du départ.

COUCOU (criant)

Laissez donc, avec leur trompette... ça incommode les voyageurs !

LE JUIF (se bouchant les oreilles)

Du tout... du tout... c'est toi qui m'incommodes !

LE CRIEUR

N'les écoutez pas !... c'est des voitures magnifiques.

LE JUIF ERRANT

Et pas cher !

LE CRIEUR

Air : Pégase est un cheval qui porte

Vingt person'n's y sont bien placées,

Tous les coussins sont bien garnis !

N'y a jamais de glaces cassées,
Les cochers sont toujours polis.
Les chevaux, d'une ardeur unique,
Sont élèves de Franconi...

(La trompette sonne).

Et l'on dit mêm' que la musique
Est fait' par Monsieur Rossini !

LE JUIF ERRANT

Allons, allons, en route !

LA COURSE

Ah ! ça, j'espère ben, qu'vous n'irez pas ?

LE JUIF ERRANT

Si, si !... laisse-moi donc tranquille... je veux essayer de ces aimables voitures... je veux y aller, moi... je suis venu à Paris pour tout voir, et je veux visiter « Omnia cum Omnibus » ; je ne sais pas si je parle français.

LES TROIS COCHERS (aux passants qui entrent)

Un fiacre ! Un cabriolet ! Un coucou !

SCÈNE V

LES MEMES, LES PASSANTS

LE JUIF ET LES PASSANTS

Air de « Doche fils »

Allons, v'la l'omnibus qui passe,
Dépêchons-nous d'y prendre place !

LESCOCHERS

Allons, il faut payer d'audace
Au rabais mettons chaque place

(Aux passants).

Cinq sous.

LE JUIF ET LES PASSANTS

Je ne veux pas !

LES COCHERS

Quatre sous.

LE JUIF ET LES PASSANTS

Je ne veux pas !

LES COCHERS

Trois sous !

LE JUIF ET LES PASSANTS

Je ne veux pas !

LA COURSE

Deux sous !

POURBOIRE

Un sou la première heure.

LA COURSE

Eh ! bien, là... rien du tout, y compris l'pourboire.

LE JUIF ET LES PASSANTS

Non !

POURBOIRE

J'donne un sou à c'lui qui veut monter dans mon fiacre !

Deux sous !

POURBOIRE

Trois sous !

LA COURSE

Quatre sous !

POURBOIRE

Cinq sous !

LA COURSE

Le même prix qu'les « omnibus », excepté qu'c'est les cochers qui payent.

LES PASSANTS

Allez au diable !

LE JUIF

Lâchez-moi donc !

LES COCHERS

Allons !... sur le corps on nous passe,
Nous voilà restés sur la place !

LE JUIF ET LES PASSANTS

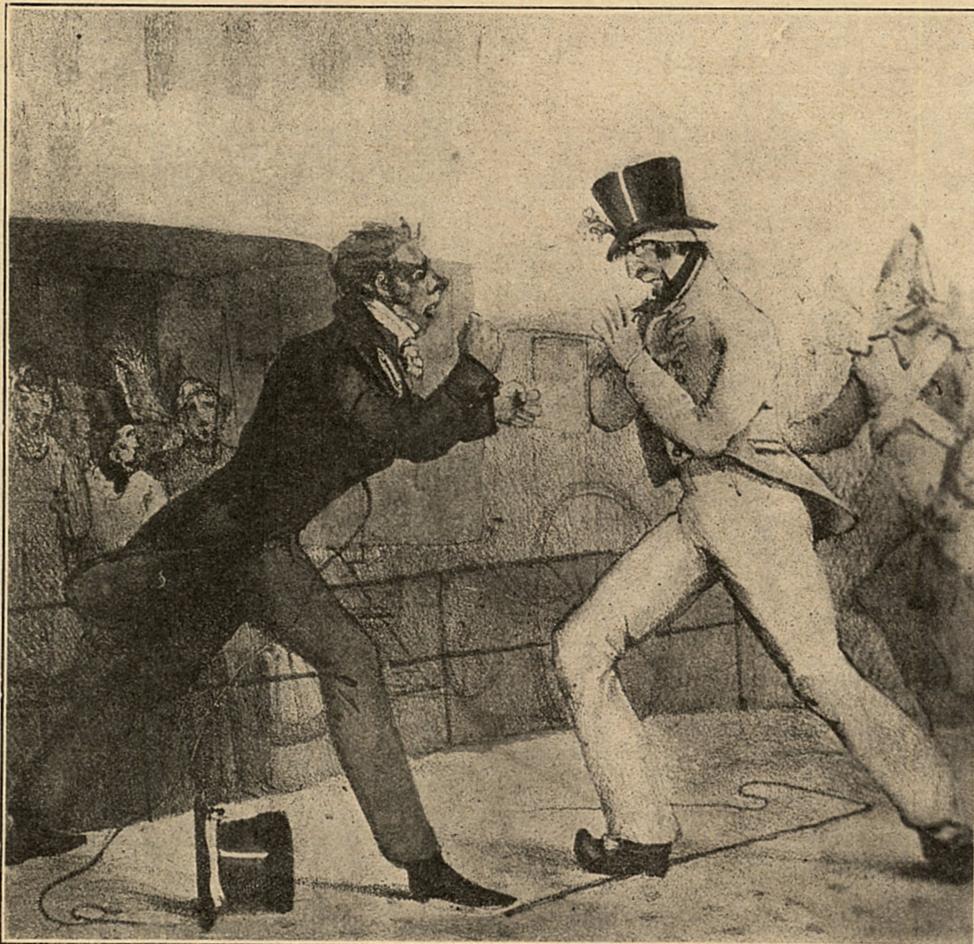
Allons, v'la l'Omnibus qui passe ;
Dépêchons-nous d'y prendre place.

(Le Juif et les passants sortent précipitamment ; les cochers rentrent au cabaret en faisant des gestes menaçants, on entend la trompette et le roulement de la voiture).

FIN DU PREMIER TABLEAU.

(Extraits).

DUPEUTY, de COURCY et LASSAGNE.
(La fin au prochain numéro).



Les cochers de fiacre aux prises avec ceux des omnibus (Collection Hartmann).

LES CONSEILS DU DOCTEUR

COMMENT NOUS DEVONS MANGER

Il faut manger lentement et bien mastiquer les aliments

C'est un secret pour personne que, du fait des heures irrégulières de leurs repas, comme aussi de leur service sur des véhicules où ils sont plus ou moins secoués, les employés de la S. T. C. R. P., sont exposés plus que tous autres à des troubles dyspeptiques.

Ces troubles n'ont rien de grave, du reste, et ils guérissent très bien s'ils sont reconnus et traités à temps et si le malade veut bien organiser son alimentation et prendre ses repas suivant les indications qui lui sont données. Car la S. T. C. R. P., précisément dans le but de prévenir et de soigner les troubles digestifs présentés par ses agents, a créé depuis plusieurs années un service spécial de Gastro-Entérologie pourvu des moyens d'examen les plus complets : radiographie, laboratoires, etc...

Mais avant d'en arriver au stade « médical » de la maladie d'estomac, beaucoup d'entre vous éprouvent des malaises, des troubles légers ou passagers pour lesquels ils ne consultent pas, soit qu'ils n'en aient pas le temps, soit qu'ils oublient ces malaises dès qu'ils ont disparu.

Or il suffirait de réfléchir un peu aux conditions de l'alimentation telle qu'elle devrait être, il suffirait d'appliquer les quelques règles d'hygiène alimentaire que nous allons indiquer, pour que, le plus souvent, les troubles ressentis disparaissent et ne réapparaissent plus.

Dans les quelques causeries qui vont suivre, je me propose de vous donner quelques notions élémentaires et pratiques sur l'hygiène alimentaire : Comment il faut manger ? Pourquoi faut-il manger lentement ? Pourquoi faut-il réduire la ration alimentaire ? Comment on peut arriver à manger peu et lentement ? Comment il faut boire ? L'organisation des repas ? L'adaptation des repas aux conditions de travail et aussi... à la bourse de l'intéressé, etc...

On a beaucoup écrit sur la constitution des régimes alimentaires. Beaucoup sont bien théoriques. Dans l'état actuel on admet, et c'est le bon sens même, qu'un régime alimentaire peut être très bien équilibré sans qu'il entrave le mode d'existence normal de l'individu. Il doit donc être facile à suivre et à établir et doit permettre à celui qui le suit de vaquer à ses occupations.

Par ailleurs, ce régime doit pécutiairement répondre aux ressources de l'individu.

Ce sont là deux principes que nous nous efforcerons de ne pas perdre de vue dans les Conseils que nous donnerons ici.

Et pour inaugurer cette série de conseils, commençons par celui que nous donnons le plus souvent à la consultation de Gastro-Entérologie : celui de manger lentement.

Il n'est pas douteux qu'avant de suivre

un régime en vue de certains troubles digestifs, il faut savoir manger. Or l'expérience montre que ceux d'entre nous qui « savent manger » sont la minorité. En particulier, nous mangeons presque tous trop vite.

Ce défaut qui, médicalement, s'appelle la *Tachyphagie* est extrêmement répandu.

Beaucoup d'employés de la S. T. C. R. P. sont des tachyphages, c'est-à-dire mangent trop vite, parce que le travail les appelle, parce qu'ils n'ont pas le temps de manger lentement, parce qu'ils prennent leurs repas avec d'autres tachyphages et qu'ils veulent les rattrapper. D'autres mangent vite parce qu'ils sont préoccupés, ou encore parce que, ayant parlé avec des voisins de table, ils s'aperçoivent tout à coup qu'ils sont en retard et que tout le monde a presque terminé. Ils engloutissent alors le contenu de leur assiette.

Il est aussi des sujets qui mangent trop vite parce que ce sont des nerveux, constamment surexcités. Ils sont dans leur alimentation comme dans le reste de leur genre de vie : ils se dépêchent dans tous leurs actes ; ils ont l'illusion de beaucoup travailler, mais leur besogne est toujours bâclée. Ils bâclent de la même façon leurs repas : mangeant sans mâcher, donnant des coups de dents insuffisants, avalant en même temps qu'ils apportent un autre morceau à la bouche... restant en somme toujours la bouche pleine et toujours avec de trop gros morceaux. Ce sont de tels sujets que l'on appelle, dans le langage populaire, des goulus, des goinfres, des gloutons, des bâfreurs...

Quelles sont les conséquences de cette tachyphagie ? Elles sont les mêmes, qu'elle soit provoquée par les nécessités du travail ou par de mauvaises habitudes provoquées par un état nerveux anormal ?

Les voici : Les sucs digestifs n'arrivant pas à attaquer les aliments qui parviennent dans l'estomac mal divisés, il en résulte des fermentations anormales qui sont la cause de nombreuses maladies et d'intoxications, d'abord intestinales, puis qui retentissent sur tout l'organisme. En effet, du fait de ces fermentations, les bacilles pathogènes, c'est-à-dire, engendres de maladies, pullulent dans le tube digestif et leur porteur se trouve plus disposé à contracter la fièvre typhoïde, certaines entérites microbiennes, l'appendicite, etc., ces mêmes microbes viennent infecter le foie et le pancréas et provoquent des infections souvent graves de ces organes : cholécystite, calcul du foie, etc... Enfin, les mauvaises habitudes alimentaires provoquent aussi des troubles réflexes au niveau de la peau : coloration rougeâtre du visage qui s'illumine et devient le siège d'eczéma, de séborrhée, d'acné, et qui, pour bien des gens, passe pour traduire des habitudes d'alcoolisme.

Tous ces troubles disparaissent si, lorsqu'il en est encore temps, on se résout à manger lentement.

Le fait de manger lentement doit permettre de bien mâcher les aliments.

Dans un article fort spirituel comme il sait en écrire, le Dr Félix Regnault, dans *La Revue des Revues*, raconte comment un Américain, M. Fletcher, a érigé ce banal conseil de bien mâcher en une véritable méthode.

Fletcher imagina de mâcher chaque bouchée assez longtemps pour la transformer en une bouillie impalpable et bien imprégnée de liquide salivaire. Il garda aussi quelque temps dans la bouche, le lait, le bouillon, le vin et en général, tous les liquides nutritifs. Il s'aperçut alors que les aliments, même les plus acides, comme la fraise et la groseille, s'alcalinisaient sous l'action de la salive secrétée.

Ses digestions devinrent faciles, les microbes intestinaux disparurent et avec eux la putridité des selles et des gaz. En même temps sa santé s'améliorait, plus de lassitude et de lourdeur d'esprit après les repas ; plus de névralgies et de douleurs vagues ; amélioration du caractère, qui, de pessimiste devenait gai et optimiste. En somme pour Fletcher, tous les symptômes que l'on attribue couramment à l'auto-intoxication disparurent avec ce régime de mastication prolongée.

Cet auteur va même plus loin, et Félix Regnault estime avec lui que cette technique doit supprimer les infirmités désagréables de la vieillesse. « Il n'est plus besoin, dit cet auteur, pour rester jeune, de se bourrer de lait caillé exotique ou, suivant les végétariens de s'abstenir de viande. Une simple précaution : « Mâchez lentement » suffit. Avec elle on a toutes chances de devenir centenaire... »

Naturellement toute exagération peut être nuisible. Cependant, il n'est pas douteux que le fait de manger lentement et de mastiquer longuement les aliments donne des résultats excellents qui ont été vérifiés expérimentalement en soumettant un certain nombre de sujets à ce régime et les autres au régime normal. Dans une expérience de cette nature, pratiquée à Yale, par M. H. Chittenden sur des écoliers et des soldats, on a constaté les résultats suivants : Les sujets qui mangeaient lentement arrivèrent à réduire spontanément de moitié et même des deux tiers leur quantité d'aliments ; ils diminuèrent surtout la proportion de viande, aliment qui produit le plus de toxines. Ils devinrent plus vifs, plus forts, plus gais et jouirent d'une meilleure santé que leurs compagnons.

C'est sur cette constatation reconfortante que nous arrêterons notre causerie d'aujourd'hui. Le mois prochain, je vous entretiendrai de la nécessité de manger moins pour se mieux porter.

Dr F. BOURGEOIS,
ancien interne des Hôpitaux de Paris.
Assistant à l'Hôpital Cochin,
médecin de Gastro-Entérologie à la S. T. C. R. P.

L'AUTOBUS ÉVANOUÏ

I. - Où sept habitants de la bonne Ville de Paris disparaissent sans laisser de traces !

« Qui de nouveau, Mainfroy ?
— Rien de nouveau, patron...
Ayant fait cette réponse quasi-traditionnelle à la question que venait de lui poser, comme il le faisait chaque matin, M. Brunnel, commissaire de police du quartier de l'Ecole-Militaire, Hector Mainfroy reprit l'occupation qui l'absorbait à l'entrée du patron et qui consistait à donner, à l'aide d'instruments de précision, une forme rigoureusement elliptique et un poli impeccable aux ongles rosés dont s'ornaient ses mains blanches.

Il venait de terminer sa main gauche et la regardait complaisamment avant de passer à sa droite, travail incomparablement plus difficile, ainsi que chacun le sait, lorsqu'il s'écria, comme frappé d'une pensée subite :

— Ah ! au fait, si, il y a du nouveau... Un bonhomme a disparu et l'épouse éplorée est venue me conter ses angoisses...

Le commissaire, s'étant débarrassé de son chapeau et de sa pelisse (on était en janvier et il faisait un froid vif et sec), était entré dans son bureau, en laissant entr'ouverte la porte de communication ; debout et ayant écarté d'un geste familier les basques de sa redingote, il présentait son dos et ses reins au feu de bois qui pétillait dans la cheminée et il faisait rôti doucement ses membres inférieurs, avec un sourire satisfait.

Les dernières paroles de son subordonné le firent bondir et il revint dans la pièce où Mainfroy continuait, sans se presser, son petit travail de manœuvre.

— Mainfroy, mon ami, prononça-t-il sévèrement, je vous l'ai dit pour la première fois il y a trois mois, lorsque je vous ai accepté comme secrétaire, je vous l'ai confirmé bien souvent depuis, et je ne saurais trop vous le répéter : vous êtes et ne serez jamais qu'un amateur... Comment ! il y a, dans notre quartier, un drame mystérieux, qui peut nous permettre de déployer notre activité et de donner la mesure de notre flair, et, au lieu de m'en informer immédiatement et de faire preuve d'une louable agitation, vous me dites : « Rien de nouveau » et vous faites vos ongles !... Allons, pressons-nous ! Des détails ? Quel est ce bonhomme ? que fait-il ? Où demeure-t-il ? Où l'a-t-on vu pour la dernière fois ? Quand a-t-il disparu ?

En posant, avec une extraordinaire volubilité, cette série de questions, M. Brunnel ne tenait pas en place. Depuis trop longtemps, il se désolait d'être affecté à un quartier où, en dehors de rixes d'ivrognes, de banales attaques nocturnes et de suicides sans intérêt, il ne se passait rien ! Il imputait à sa mauvaise étoile le fait qu'aucun drame passionnant ne l'eût jamais mis en relief.

D'ailleurs, outre le désir bien légitime de voir sa personnalité occuper l'opinion publique, M. Brunnel aimait la profession qu'il avait choisie. Il n'était pas un amateur, lui, et un immense besoin d'action le dévorait. Aussi avait-il une tendance innocente à tout dramatiser et à voir partout du mystère, et éprouvait-il un désenchantement profond lorsque les choses s'arrangeaient naturellement.

Brave homme, au surplus, et magistrat intègre, il était populaire dans son quartier, où sa haute taille, ses larges épaules, sa terrible figure moustachue, ses rudes façons et son excellent cœur, l'avaient fait surnommer « le bon flic ». Il avait le pourboire facile et la plaisanterie un peu lourde. Quand il s'agissait de choses du métier, il dogmatisait volontiers et faisait de longues théories à Hector Mainfroy.

Le secrétaire était, professionnellement, tout l'opposé de son patron. Détestant les complications et n'ayant que de tout petits besoins d'activité, il prêchait que la police ne doit intervenir qu'en cas d'absolue nécessité. Loin de souhaiter l'éclosion de tragédies retentissantes, il appréciait en dilettante la tranquillité du quartier et la douce monotonie de la besogne.

De taille moyenne, svelte et pourvu d'une physionomie avenante et sympathique, il se piquait d'élégance et s'absorbait dans la confection de nœuds de cravate inédits. Alors que Brunnel se croyait, au moindre fait, en présence d'une sanglante énigme, Mainfroy avait en réserve des trésors de scepticisme et tout un arsenal de raisonnements pour expliquer les choses les moins claires.

Les deux hommes n'avaient de commun que l'honnêteté et la bonté ; c'est pourquoi, en dépit de leurs tendances contraires, ils s'estimaient mutuellement et vivaient en très bonne intelligence.

Aux questions de Brunnel, Mainfroy répondit donc avec le plus grand calme :



Monsieur le secrétaire faisait la toilette de ses ongles.

— Oh ! cela n'a rien de très excitant. Notre disparu est sans doute parti en bordée et il reviendra au domicile conjugal pour achever de cuver son ivresse... Voici d'ailleurs, à quoi se réduit l'affaire : il s'agit d'un nommé Charron (Pierre), trente-huit ans, typographe, né à Paris, marié avec la nommée Bernigois (Juliette), trente-quatre ans, et domicilié 74 bis, avenue de Suffren. Pas d'enfants. Charron travaille à l'imprimerie Martin, rue de Rome. Depuis une huitaine, pour achever un travail pressé, il veille jusqu'à 11 heures du soir. Hier, il n'est pas rentré chez lui, et c'est tout.

— Eh ! eh ! riposta le commissaire, c'est peut-être plus intéressant que vous ne le pensez... Vous n'avez pas cherché à avoir d'autres renseignements ? Vous n'avez pas songé à demander à l'imprimeur à quelle heure son ouvrier avait quitté l'atelier, hier soir ? Vous...

— Ma foi, interrompit le jeune homme, je n'ai pas eu le temps. La femme Charron venait de sortir lorsque vous êtes arrivé.

— Eh bien ! demandez-moi l'imprimerie Martin au téléphone et vous me passerez l'appareil...

Le secrétaire profita de ce que son chef lui tournait le dos pour hausser légèrement les épaules, mais il exécuta l'ordre qu'il venait de recevoir.

— Allo ! fit le commissaire, allo ! L'imprimerie Martin ? M. Martin est-il présent ?... De la part du commissaire de police de l'Ecole-Militaire... Allo ! c'est à M. Martin que j'ai l'honneur de parler ?... Dites-moi, monsieur, à quelle heure le nommé Pierre Charron a-t-il quitté l'atelier, hier soir ?...

« Pourquoi je vous demande cela ? Parce qu'il a disparu de son domicile... »

« ... A onze heures moins le quart ? »

— ...

— Merci...

— Ah !...

— ...

— Tiens !...

— ...

— Grenelle, Javel, gare Saint-Lazare ?... Très intéressant, ce détail... Merci, monsieur...

S'adressant à Mainfroy, Brunnel lui révéla triomphalement les informations qu'il venait de recueillir :

— Cela se corse, mon cher ! Charron est un excellent ouvrier, très rangé et très sobre. Son patron s'est étonné de ne pas le voir ce matin et un camarade de Charron a dit avoir pris avec lui l'autobus « Grenelle-Javel-Gare-Saint-Lazare » qui s'arrête précisément devant le domicile du disparu... Notez le nom et l'adresse de ce camarade, je vous prie, car nous le convoquerons : c'est un sieur Jules Fonval, 13, rue Amélie. Ce Fonval, donc, est descendu à l'arrêt Ecole Militaire, qui précède exactement le point d'arrêt où devait descendre Charron. Ce dernier, dont l'état semblait parfaitement normal, a... Qu'y a-t-il, Gournay ?

Cette interrogation s'adressait à un gardien de la paix qui faisait brusquement irruption dans le poste, interrompant les explications du commissaire.

— Monsieur le commissaire, dit Gournay, faites excuse, mais il y a là une personne qui veut vous parler.

— Quelle personne ? Un homme ? Une femme ?

— Une concierge, monsieur le commissaire, répondit Gournay.

— Qu'elle entre vite, je n'ai que peu d'instants à lui donner.

Une femme entre deux âges, casquée d'abondants cheveux gris et donnant les signes d'une violente émotion, entra en faisant force salutations.

— Excusez le dérangement, monsieur, dit-elle, mais c'est plus fort que moi, il faut que je vous dise... J'ai donné ma loge à garder à une voisine pour venir sans retard... Car j'en suis toute « révolutionnée »...

— Mais parlez donc, fit avec impatience le commissaire.

— Je ne fais que cela, mon bon monsieur, répondit la femme, avec un étonnement si candide que Mainfroy ne put contenir un sourire.

— Au fait ! Au fait ! cria Brunnel en tapant du pied.

— Voilà ! dit la concierge, c'est « rapport » à deux locataires qui ne sont pas rentrés cette nuit, et qui sont tellement rangés, tellement sérieux que je crains qu'ils aient été victimes de quelque agression...

Brunnel eut un haut-le-corps. Deux autres disparitions dans son quartier ! Quel hasard providentiel lui envoyait de telles aubaines !

— Asseyez-vous, madame, dit-il, je vais vous interroger. Votre nom, votre adresse ?

— Célestine Goujard, concierge, 76, avenue de Suffren.

— Hein ? fit le magistrat..., 76, avenue de Suffren ?

— Oui, monsieur le commissaire, même qu'il y a quinze ans que j'y suis et que c'est la première fois que...

— C'est bien ; interrompit Brunnel. Alors, ces deux locataires ?

— Un vieux monsieur, bien aimable, qui s'appelle M. Muret, et sa fille, Mam'zelle Cécile, une bien gentille jeune fille...

— Vous écrivez, Mainfroy ? demanda le commissaire, prodigieusement intéressé. Continuez, madame.

— Donc, c'est moi qui fais leur ménage. Hier soir, ils sont sortis après le dîner. En me réveil-

lant ce matin, je me suis étonnée de ne pas leur avoir tiré le cordon cette nuit. Saisie d'un pressentiment, je suis montée à l'appartement dont j'ai la clef et je n'ai trouvé personne ! Des gens si bien ! Pour sûr qu'ils auront été attaqués !...

— Ils ne vous avaient pas dit où ils allaient ?
— Non, mais je sais que c'est du côté de la gare Saint-Lazare...

Le commissaire serra nerveusement le bras de Mainfroy, tandis que Célestine Goujard continuait :

— Je le sais, parce que j'ai entendu la jeune fille qui disait comme ça à son père : « André sera dans la salle des Pas-Perdus à dix heures et demie ; si nous ne pardons pas trop de temps, nous pourrions rentrer vers onze heures par l'autobus qui s'arrête devant chez nous... » Régulièrement, donc, ils auraient dû prendre « Grenelle-Javel-Gare-Saint-Lazare ».

— Entendez-vous, Mainfroy ? interrompit le commissaire avec l'accent du triomphe. Entendez-vous ?... Ils ont dû prendre, ils ont certainement pris « Grenelle-Javel-Gare Saint-Lazare » !

— Et après ? demanda Mainfroy.
— Eh bien ! cela ne vous frappe pas ?
— Pure coïncidence ! fit le secrétaire.

M. Brunnel, outré de ce parti-pris de tranquillité, contint difficilement une mercuriale, et reprit son interrogatoire.

— Quelle est sa profession, à ce M. Muret ?

— Il a de petites rentes, monsieur le commissaire, mais c'est, sans doute, un ancien maître d'école, vu que les lettres qu'il reçoit portent comme inscription : « M. le professeur Muret ».

— Bon ! Il reçoit beaucoup de ces lettres ?
— Une par jour, monsieur le commissaire, toujours de la même écriture et de la même ville.

— Cette ville, c'est ?
— Saint-Julien-sur-Mer (Calvados).
— Depuis combien de temps habite-t-il votre immeuble ?

— Depuis cinq ans. Il y est venu après la mort de « sa dame ». Il paraissait avoir beaucoup de chagrin, et sa petite demoiselle, qui était déjà raisonnable, pouvait seule le consoler.

— Et d'où venait-il ?
— De province, m'a-t-il dit, sans préciser. Mais le propriétaire sait sans doute de quelle ville.

— Bien ! nous l'interrogerons. Pouvez-vous me faire le signalement de M. et de Mlle Muret ?

— Lui est grand, mince, voûté, un peu chauve. Il a une barbe blanche assez longue et beaucoup de rides. Il doit avoir une soixantaine d'années, mais il paraît plus que son âge. Il est toujours habillé de la même façon : une redingote et un pantalon noir, un gilet blanc et un chapeau haut de forme mat. Il porte des lunettes en or.

— Voilà un excellent signalement, madame Goujard, et un homme facilement reconnaissable... Et la jeune fille ?

Enchantée du compliment, la concierge se rengorgea et reprit :

— Mam'zelle Cécile, c'est un beau brin de fille. Elle a des joues si fraîches qu'on mordrait dedans, et des dents, oh ! des dents !... comme j'en avais à son âge. Car, moi qui vous parle, j'ai été très bien à vingt ans, et...

— Je vous en prie, madame Goujard, ne nous égarons pas. Revenons à la jeune fille... Blonde ? Brune ?

— Rousse, monsieur le commissaire — sauf votre respect — mais quelle belle rousse ! Il y a des gens qui se retournent dans la rue pour admirer ses cheveux. Ça me rappelle une sœur que j'ai perdue l'année de la guerre... Figurez-vous...

— Voilà que cela recommence ! gémit le commissaire. Allez, madame Goujard, allez ! si j'ai besoin de vous, je vous ferai appeler.

Quand la bavarde fut sortie, M. Brunnel demanda à son secrétaire :

— Hein cela se corse ?

— Peuh ! dit Mainfroy sans élan. Le type aura été faire la noce et ses deux voisins, le père et la fille, ont dû partir en voyage, ce pour quoi ils n'ont de comptes à rendre à personne, pas même à leur concierge...

Le commissaire entamait une longue et pesante théorie sur « les dangers de l'amateurisme en matière de police », lorsqu'il fut interrompu par la sonnerie du téléphone.

Il prit le récepteur et Mainfroy entendit les lambeaux de phrases suivants, qui ne laissèrent

pas, en dépit de son flegme, d'éveiller en lui quelque curiosité

— ...
— Oui, le commissaire lui-même.

— ...
— Hein !... Disparu ?...

— ...
— Mais c'est fantastique. Imaginez-vous...

— ...
— Comment, vous le savez ? Qui a pu vous dire ?...

— ...
— C'est extraordinaire...

— ...
— Bien, monsieur le préfet...

— ...
— Oui, monsieur le préfet...

— ...
— Entendu, monsieur le préfet...

Ayant accroché le récepteur, Brunnel se retourna vers Mainfroy et lui dit avec un tremblement dans la voix :

— Une lettre anonyme a avisé déjà le préfet de police des trois disparitions constatées dans notre quartier...

— C'est curieux, en effet, concéda Mainfroy.

— Mais ce n'est pas tout, mon cher ami. Le préfet m'apprend qu'un nommé Digeon, wattman à la Compagnie des Omnibus, et affecté à la ligne Grenelle-Javel-Gare-Saint-Lazare, n'est pas rentré à son domicile ; qu'un sieur Chalgrin, receveur à la même Compagnie et affecté à la même ligne, n'est pas rentré non plus chez lui, et enfin que deux jeunes ouvrières en modes, deux sœurs : Juliette et Germaine Praline, qui habitent notre quartier, dans une chambre garnie de l'avenue Lowendal, ont également disparu cette nuit...

— Au total, fit avec calme Hector Mainfroy, sept disparitions : le typographe Charron, M. Muret et sa fille, le wattman Digeon, le receveur Chalgrin et les deux sœurs Praline... Evidemment, il y a là plus qu'une simple coïncidence !...

— Enfin ! s'écria M. Brunnel, vous en convenez ! Il y a là plus qu'une simple coïncidence !... D'ailleurs, nous verrons bien, car le préfet me charge provisoirement de l'enquête... Faites venir ici, le plus tôt possible, cet ouvrier, Jules Fonval, je crois, le camarade de Charron, dont l'imprimeur m'a parlé, et qui doit être actuellement rue de Rome.

Entraîné par l'ardeur communicative de son patron, Mainfroy répondit :

— Je vais prendre un taxi-auto et vous le ramènerai moi-même.

Pendant que son secrétaire allait à la recherche de Jules Fonval, Brunnel, assis à son bureau, la tête dans les mains, imagina les hypothèses les plus folles et les plus dramatiques.

Aussi, lorsque Mainfroy rentra, accompagné de Jules Fonval, le commissaire était-il dans un état d'excitation plus violent encore que de coutume.

Fonval était un homme de quarante ans environ, dont les cheveux grisonnaient, et dont la figure exprimait une certaine intelligence et une louable franchise.

Légerement intimidé, il restait debout au milieu du commissariat, tournant dans ses doigts, avec embarras, son chapeau de feutre.

— Mon ami, lui dit le commissaire, ne vous effrayez pas et répondez bien clairement à mes questions. A quelle heure avez-vous quitté votre camarade d'atelier, Pierre Charron ?

— Il pouvait être 11 h. 15, monsieur le commissaire.

— Vous étiez dans l'autobus ?

— Sur la plate-forme...

— Avez-vous remarqué les voyageurs qui se trouvaient à l'intérieur ?

— Oh ! oui, monsieur le commissaire, car ces voyageurs n'étaient guère nombreux. Sur la plate-forme, Charron et moi étions seuls ; à l'intérieur, en deuxième classe, il y avait deux jeunes filles qui avaient l'air d'être des ouvrières, et, en première, trois personnes qui causaient à voix basse et d'un air mystérieux : un vieux monsieur à gilet blanc et lunettes en or, une demoiselle élégante et remarquable par ses magnifiques cheveux roux, et un jeune homme d'une trentaine d'années, autant qu'il m'en souvient... Un moment, la conversation entre ces trois derniers personnages s'est animée et j'ai entendu, sans y attacher d'importance, que le vieux monsieur et la demoiselle appelaient le jeune homme : André...

— André ?

— Oui, André, j'ai bien entendu... Et puis, aussitôt, l'éclat des voix s'est modéré et la conversation a repris son caractère de confidences chuchotées.

— Vous êtes sûr qu'il n'y avait pas, dans la voiture, d'autres personnes ?

— sûr et certain, affirma Jules Fonval.

— C'est bien, vous pouvez vous retirer ; si j'ai besoin de vous, je vous ferai appeler.

Lorsque Fonval fut sorti, le commissaire de police, au comble de l'exaltation, s'écria :

— Cette affaire est, sans doute, la plus sensationnelle et la plus extraordinaire que l'on ait vue depuis qu'existe et fonctionne une police judiciaire !... Mainfroy, mon cher, nous allons devenir célèbres ou sombrer dans le ridicule, suivant que nous réussirons ou que nous échouerons dans notre enquête. Il y a, évidemment, identité entre les sept personnes dont la disparition nous a été signalée et les voyageurs dont le témoin Fonval nous a décrit l'apparence. Ils y sont tous : le vieux monsieur, la jeune fille, les deux petites ouvrières, le typographe et les deux employés de la compagnie...

— Il n'y a, interrompit flegmatiquement Mainfroy, il n'y a que le jeune homme d'une trentaine d'années, le nommé André, que nous ne puissions identifier...

— Nous l'identifierons ! affirma Brunnel, avec une magnifique assurance... Et, en attendant, faites-moi venir ici, tout de suite, la logeuse qui tient l'hôtel meublé de l'avenue Lowendal, où habitaient les sœurs Praline.

Mainfroy détacha un agent vers le garni, dont la tenancière arriva quelques minutes après, affolée par cette convocation inopinée.

Elle commença par protester de son honnêteté et par jurer qu'elle n'avait « jamais fait tort d'un sou à personne » et que les gens qui logeaient dans la maison étaient tous honorablement connus.

— Pas un anarchiste, pas un apache ! conclut-elle. Rien que des gens rangés, ayant une occupation et rentrant à des heures régulières.

— Ah ! fit alors le commissaire, qui avait écouté avec impatience le discours de la logeuse, à quelle heure sont donc rentrées, la nuit dernière, les deux sœurs Praline ?

La femme sursauta :

— C'est juste ! dit-elle, ces deux locataires ne sont pas rentrées ! Leur serait-il arrivé un malheur, monsieur le commissaire ?...

— C'est précisément pour le savoir que je vous ai fait venir. Que sont ces jeunes filles ?

— Deux petites ouvrières tout à fait sérieuses, monsieur le commissaire, et dont la moralité est à l'abri de tout soupçon.

— A quelle heure sont-elles sorties hier soir ?

— Après le dîner, vers 9 heures.

— Où allaient-elles ?

— Au cinéma, je crois.

— Savez-vous à quel cinéma ?

— Ma foi, non ! Mais je sais, pour le leur avoir entendu dire, que c'est un établissement proche de la gare Saint-Lazare...

Brunnel retint difficilement un cri de triomphe.

— A présent, dit-il à Mainfroy, l'identité est certaine entre les voyageuses de l'autobus et les deux sœurs Praline... Il faudrait maintenant demander à la Compagnie des Omnibus des renseignements sur le wattman et le receveur.

Mais il était écrit que M. Brunnel n'était pas encore au bout de ses étonnements, car il avait à peine prononcé ces mots qu'un gardien de la paix entra et dit :

— Il y a là, monsieur le commissaire, un monsieur de la Compagnie des Omnibus qui demande à vous parler.

— Qu'il entre ! dit avec impétuosité le commissaire.

Et il pensa tomber de son haut lorsque le personnage qui fut introduit, et qui déclara être le secrétaire général de la Compagnie, prononça cette phrase :

— Je viens porter plainte contre vos mains contre les nommés Digeon et Chalgrin, wattman et receveur de l'autobus 519, de la ligne Grenelle-Javel-Gare Saint-Lazare, cette voiture n'étant pas rentrée la nuit dernière au dépôt et toutes les recherches faites pour la retrouver étant restées infructueuses...

Léon GROC.

(A suivre.)

Autorisation spéciale de l'auteur



Les Progrès de l'A. S. T.

Les agents de la S.T.C.R.P. qui suivent régulièrement dans la grande presse sportive (*Auto, Echo des Sports*, etc.), les comptes rendus des diverses manifestations dominicales, ont pu remarquer la grande activité montrée par l'A.S.T. au cours de ces derniers mois, dans toutes les branches du sport.

En athlétisme principalement, nos représentants ont remporté de nombreux et brillants succès qui valent à notre Association d'être placée au premier rang des Clubs parisiens. Nos athlètes, dont certains possèdent des qualités de grande classe, ont constitué une équipe remarquable par son homogénéité et sa correction, qui se fait partout sympathiquement accueillir.

Nageurs, escrimeurs, base-balleurs, cyclo-touristes, tennismen, pêcheurs à la ligne, se sont également distingués dans toutes les compéti-

tions auxquelles ils prirent part, démontrant ainsi la belle vitalité de l'A.S.T.

Dans la traversée de Paris à la nage, du 27 juillet, notre excellent nageur Simon, se classe 13^e sur 55 concurrents. Notre équipe de Base-ball prend une brillante seconde place dans le tournoi du *Journal* au mois de juin, cependant que les cyclotouristes collectionnent les brevets d'Audax de 200, 300, 400 et 600 kilomètres, effectuant, en outre, de superbes ballades à travers les Alpes Mancelles et l'Avallonnais.

Nos lignards organisaient, eux, sur leur lot réservé de Port-Marly, un grand concours de pêche dont le succès fut complet, tandis que tennismen et escrimeurs disputaient une série de beaux tournois.

Avec la période hivernale vont entrer en lice : Crossmen, Footballeurs et Rugbymen.

On se souvient des victoires remportées l'an

passé par nos coureurs de Cross-Country qui feront encore parler d'eux cette saison.

Dans le Football-Association, que six équipes au moins vont pratiquer, l'A.S.T. sera largement représentée.

Le Rugby mettra en ligne trois équipes, déjà formées et capables de nous étonner.

De beaux déplacements sont inscrits au calendrier de cette section qui se rendra à Bordeaux, Royan, Elbeuf, Evreux, Montargis, Compiègne, etc., pour y disputer de belles parties.

Si l'on ajoute à cet exposé que l'A.S.T. vient d'ouvrir une magnifique salle de Boxe et de Culture physique, munie de tous les agrès nécessaires aux exercices musculaires, on constatera les gros efforts que fait le Comité pour satisfaire aux goûts de tous les sportifs de la S.T.C.R.P. qui peuvent pratiquer tous les sports à l'A.S.T., et ce, moyennant une cotisation des plus réduites.

La Section de Lawn-Tennis

Lorsqu'en 1927, l'A.S.T. fut contrainte d'abandonner ses installations sportives de l'île de Puteaux, elle dut en même temps, se résigner à voir disparaître les quatre magnifiques courts de tennis qu'elle avait édifiés au prix de lourds sacrifices.

Il fallut s'armer de patience et attendre que les possibilités pécuniaires de l'Association soient en mesure de supporter les grosses dépenses nécessaires aux nouvelles installations prévues au stade des Lilas.

Enfin au début de la présente saison, après trois années de laborieux efforts, et surtout d'économies, l'A.S.T. pouvait mettre à la disposition de ses membres deux des trois courts qu'elle compte achever dans le courant de l'année.

Facilement accessibles, puisque situés à la Porte des Lilas, fort bien compris et du modèle réglementaire, les nouveaux courts permettent une large et suffisante évolution. Un système pratique d'arrosage facilite leur entretien pendant la période de sécheresse. L'installation se complète par des bancs-abris, et balancoires pour enfants. Des vestiaires-armoires avec douches sont réservés aux joueurs et joueuses.

L'annonce de la formation de la section qui est comme par le passé, dirigée par M. Benard, a suscité des demandes d'adhésion extrêmement nombreuses, les tarifs établis par le Comité de l'A.S.T. étant relativement peu élevés. On dut même, récemment, suspendre les admissions par crainte d'encombrement des courts, principalement les samedis après-midi et dimanches. Un règlement intérieur a été établi, qui définit les droits et devoirs des membres de la section.

Actuellement les joueurs, dames et messieurs, disputent des rencontres dont les résultats donneront une utile indication pour la formation de l'équipe appelée à défendre nos couleurs. Déjà des éléments de valeur ont été remarqués qui sauront dignement représenter l'A.S.T. dans

les matchs officiels ou inter-clubs. Quant aux débutants, les membres du Comité de la section se font un plaisir de guider leurs premiers pas et de leur apprendre les principaux coups. Lorsque les drives, les revers, les smashes n'auront plus de secret pour eux, ils constateront les



La section, qui comptait à cette époque de nombreux et bons adeptes de la raquette, entre autres MM. Régnier, Héricourt, Randon, Revelin, Mlles Duclou, Mevel, etc., qui firent briller nos couleurs dans la Coupe du Comité de Paris de 1924 à 1927, devint forcément inexistante.



réels bienfaits du tennis, source de santé et de saine distraction.

LA COMMISSION.

N.-B. — Pour tous renseignements concernant les admissions, s'adresser au Secrétariat de l'A.S.T. Atelier Central. 34, rue Championnet, Paris (18^e).

LE CYCLOTOURISME

Voici l'automne ! ce n'est pas, quoi, qu'on en pense, le moment de ranger votre vélo. Munissez-le seulement de pneus antidérapants, prenez un imperméable, en cas de besoin, et quittez l'air confiné des maisons, pour aller refaire votre provision d'oxygène à la campagne.

Ces sorties de la demi-journée sont salutaires en tous points, elles sont hygiéniques par l'activité qu'elles donnent et font voir la campagne sous un aspect que le Parisien, souvent ne connaît pas.

Une promenade dans le Parc de St-Germain, au moment de la chute des feuilles, est pleine de poésie et éplait l'âme d'une douce mélancolie...

Voici le programme de nos prochaines sorties :

Mercredi 15 octobre :

Les étangs de la Reine Blanche — Rendez-vous Porte de la Chapelle : départ 7 heures ; retour 18 h. 30.

Dimanche 19 octobre :

Prix Baroncelli.

Jeudi 23 octobre :

La Forêt de Saint-Germain. — Rendez-vous Porte-Maillot-Levassor : départ 7 heures ; retour 12 heures.

Dimanche 2 novembre

Prix Paramé, en forêt de Fontainebleau.

Samedi 8 novembre

Les Trianon. — Rendez-vous Porte-Maillot-Levassor : départ 15 heures ; retour Porte d'Orléans 18 h. 30.

Ces sorties sont ouvertes à tous les agents de la S.T.C.R.P. et faites à une moyenne kilométrique facile pour tous. On trouvera le programme détaillé dans *Cyclo-Sport* de chaque semaine.

Pour tous renseignements, s'adresser : 34, rue Championnet, Paris (18^e).

ASSOCIATIONS ET GROUPEMENTS

La Colonie des Vacances de l'Amicale des Anciens Combattants

A quelques kilomètres de Beaune, dans la Côte-d'Or, sur le territoire de Lahergement-les-Seurre, à proximité de la Saône, sur une colline dominant un site admirable, s'élève un imposant château moderne : le « Castel Notre-Dame », entouré d'un parc superbe où se trouve un vivier très poissonneux et de 2 hectares de pré. C'est cette magnifique propriété que l'Amicale des Anciens Combattants de la S.T.C.R.P. a acheté pour y installer la

chaussée comprend un vaste vestibule et cage d'escalier, un grand salon de 6 m. 50 sur 5 m. 25, une salle à manger de même dimension, une deuxième salle à manger et une cuisine ; aux 1^{er} et 2^e étages, sont les dortoirs et les chambres. Par derrière, d'autres bâtiments où sont installés la salle de douche, le lavoir, le garage pour l'auto, un préau pour les enfants. Et partout, l'eau sous pression et l'électricité.

D'un côté une vaste cour de récréation, om-

en pleine liberté prendre leurs ébats. La seule discipline — utile et nécessaire d'ailleurs — qui leur soit appliquée est celle de l'accomplissement des exercices physiques en rapport avec leur âge et leurs forces, sous la direction de surveillants dévoués : MM. Lésenfant, Crosmarie, Gueulle et Guérin, à qui incombent ainsi qu'à leur vaillante épouse la surveillance et l'entretien de tout ce petit monde. Et je puis vous assurer que ce n'est pas une petite affaire, il faut y apporter un soin et une attention de tous les instants. Aussi devons nous leur adresser nos vives félicitations pour la tâche qu'ils ont assumée.

Voulez-vous maintenant savoir ce que consomment journellement ces 51 enfants au cours de leurs 4 repas : Petit déjeuner : café au lait ou chocolat (alternativement) tartines beurrées. — Déjeuner à 11 h. 30 : hors-d'œuvre, viande, légumes, salade, dessert, 2 quarts de vin. — Goûter à 16 heures : 1 tablette de chocolat, pain, 1 quart de vin. — Dîner à 19 h. 30 : potage, hors-d'œuvre, légumes, salade, fruits, 2 quarts de vin. On utilise chaque jour 2 kilogs de café ; 4 kgs 200 de sucre ; 18 litres de lait ; 30 kgs 500 de pain ; 51 tablettes de chocolat ; 1 kg. 350 de beurre ; 10 kgs 150 de viande ; 16 kgs 100 de légumes ; 2 kgs de saindoux ; 24 œufs ; 1 kg. 400 de hors-d'œuvre ; 2 kgs 800 de fruits et 30 litres de vin.

Notre camarade Gueulle qui, outre ses fonctions de surveillant, remplit celles d'économiste, n'a pas une sinécure.

Quand vous saurez qu'un puissant poste de T. S. F. égale les heures de repas, vous comprendrez qu'on ne s'ennuie pas au Castel Notre-Dame et que ceux qui y sont allés une fois ne demandent qu'à y retourner.

PEYRON DE LAJARD.



Colonie de Vacances où elle admet les orphelins et enfants de tous les agents, entre 6 et 16 ans.

Œuvre splendide, dont notre camarade Lésenfant est le créateur et l'animateur infatigable et opiniâtre, qui a pu héberger cette année 51 enfants, et qui ultérieurement pourra en recevoir davantage. La maison d'habitation a 16 mètres de façade sur chaque côté ; le rez-de-

bragée, où vient d'être installé un portique de gymnastique qui fait les délices des petits et des grands.

De l'autre côté, un pré de grande étendue où se trouvent le court de tennis et le terrain de football. Bref, c'est un centre de gaieté et de bonne humeur, c'est aussi une école de santé et de renaissance à la vie où les enfants peuvent



PETIT COURRIER (Suite à la "Petite Correspondance", page 14)

L. Dépôt de Poissonniers. — Tous les titulaires de la carte du combattant, ayant au moins 50 ans révolus, ont droit à la Retraite du combattant ; ils devront présenter leur demande dans l'ordre suivant :

A partir du 1^{er} octobre 1930, s'ils sont nés en 1870 ou antérieurement.

A partir du 1^{er} novembre, s'ils sont nés entre 1871 et 1875 inclus.

A partir du 1^{er} décembre, s'ils sont nés de 1876 à 1880 inclus.

A partir du 1^{er} janvier, s'ils sont nés postérieurement aux dates ci-dessus.

La demande doit être adressée au comité départemental ou à l'office qui a délivré au demandeur la carte du combattant.

Un formulaire sera tenu à la disposition des intéressés soit par les associations des A. C. et des Mutuels soit par le Maire de la commune ; à cette demande un extrait de l'acte de naissance sur papier libre devra être joint.

La demande est transmise par le Comité Départemental au Ministère des Pensions qui l'examine et indique si l'allocation du Combattant peut ou non être attribuée.

Dans le cas de refus, le motif de non attribution est indiqué sur la fiche renvoyée.

Après la notification du Ministre des Pensions de l'attribution de l'allocation, le fonctionnaire chargé du service des pensions établit un livret à coupons d'allocation au Combattant.

Ce livret porte un numéro de série.

Il est adressé au Maire de la commune où l'intéressé à son domicile pour le remettre à celui-ci contre accusé de réception.

Le dit accusé de réception est renvoyé par le Maire au fonctionnaire de l'intendance expéditeur.

A l'expiration de leur validité les livrets sont renouvelés à la demande de l'intéressé et par les soins de l'intendance départementale des pensions.

G. L. Siège Social. — Nous avons omis de vous signaler à la page 14 de ce numéro qu'en 1615 Salomon de Caux avait émis l'idée d'employer la vapeur comme agent moteur, mais il ne soupçonna jamais, dans ses rêves les plus audacieux, quelle puissance nouvelle il mettait à la disposition des hommes.